This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

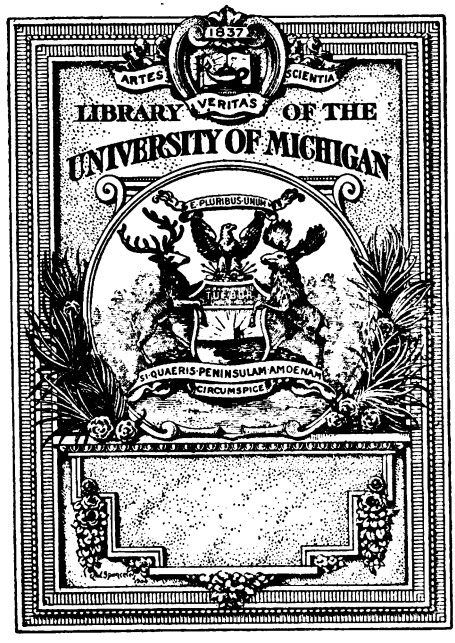
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

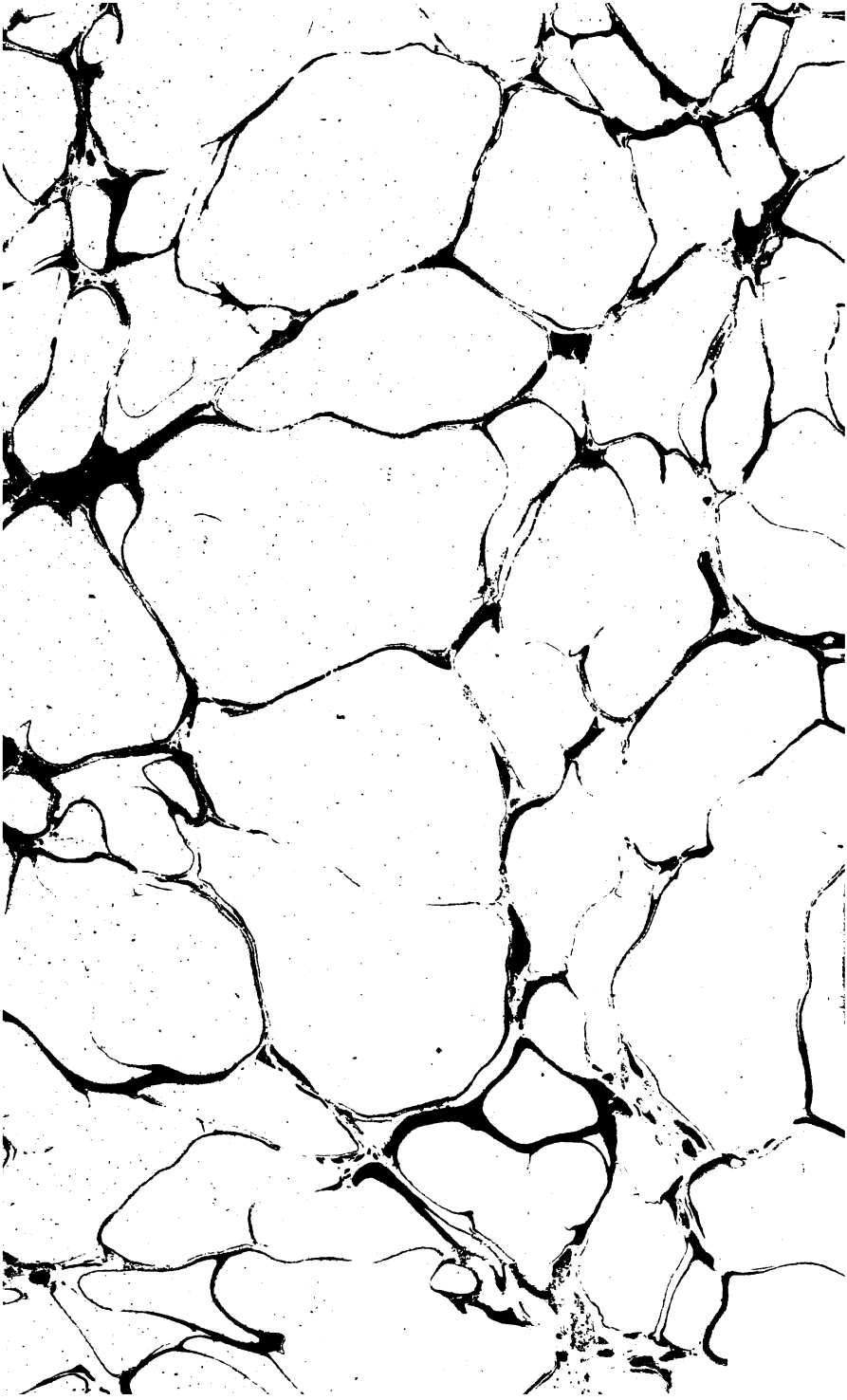
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



840.6
A1580
M22

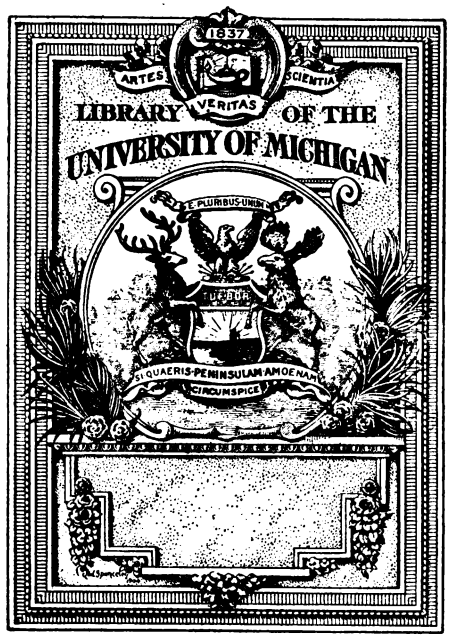
# Le Salon de la Vieille Dame à la Tête de bois

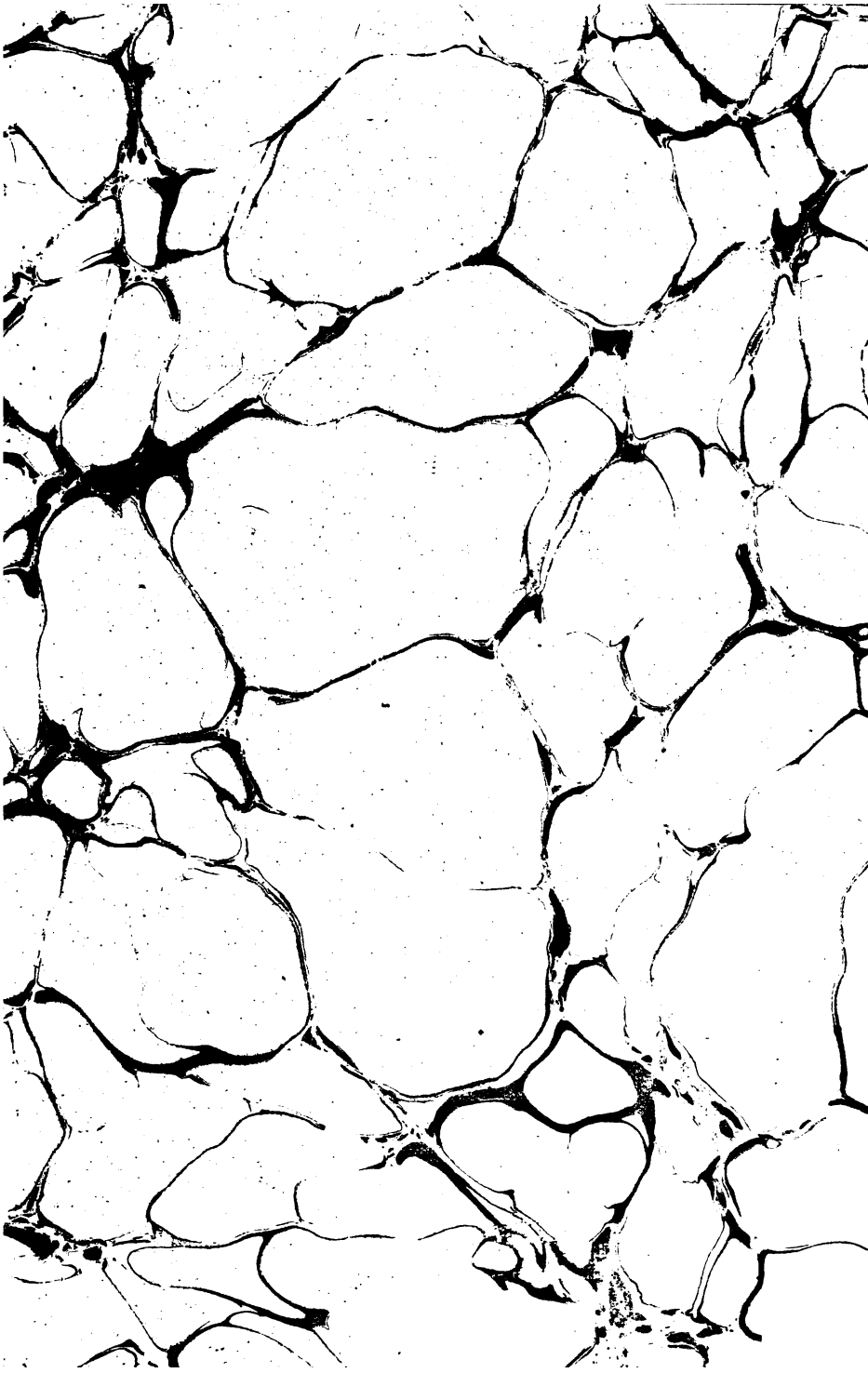
PAR

FIRMIN MAILLARD

PARIS
J.-OLIVIER AFFOLTER, LIBRAIRE
50, RUE DE LABORDE, 50

1899


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



840.6
A1580
M22

# Le Salon de la Vieille Dame à la Tête de bois

PAR

FIRMIN MAILLARD

PARIS
J.-OLIVIER AFFOLTER, LIBRAIRE
50, RUE DE LABORDE, 50

1899

*Pour servir*
*à l'histoire de l'Académie française*
*sous le second Empire*

*1852-1870*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nos 1 à 25. — 25 exemplaires sur papier du Japon.
Nos 26 à 225. — 200 exemplaires sur papier vélin.

119

Les salons! quel rôle ils jouèrent sous l'Empire! et en fin de compte pour quel piètre résultat ? Qu'ont-ils donné ? rien. Ils ont, dit-on, entretenu et conservé la politesse française, la courtoisie, l'usage du monde, de la bonne compagnie, l'habitude de se respecter soi-même qui entraîne celle de respecter les autres... toutes choses bonnes en soi, mais à quel prix ! L'intolérance et la tyrannie y règnent, ils n'obéissent qu'à l'esprit de coterie, d'intrigue; leur exclusivisme et leur étroitesse d'esprit les rendent inféconds. Paulin Limayrac, que je n'aime pas à citer, n'avait pas tort quand il disait : « On écrit pour quelques salons; il s'agit d'être

applaudi dans certain coin, d'un certain monde, d'être bien venu auprès de trois ou quatre grandes dames... » Quant à Sainte-Beuve, il faut l'entendre : « Oh ! les salons ! je les ai connus aussi ces salons si aimables, si français, si bruyants, si moqueurs, si étourdissants, si bien pensants, si libéraux (à leurs heures), si parlementaires, si ultramontains à la fois, si absolus, où chacun si vite se répète et renchérit à l'envi sur le voisin et auxquels, avec la meilleure tête du monde, il est vraiment impossible de résister quand on les fréquente tout un hiver. » Il les montre affamés de nouvelles que leur fournissait toutes les quinzaines à peu près l'ancien régime parlementaire et n'ayant guère aujourd'hui d'autre ressource que de se jeter avec rage sur ces pauvres sujets littéraires, drames ou romans qui n'en peuvent mais. Il conclut : « Combien de gens, même en matière plus grave que des drames ou des romans, se flattent d'obéir à des principes et qui ne font que subir des relations de société. »

Mais M. de Pontmartin, qui a été quelque peu égratigné dans l'article de Sainte-Beuve, se rebiffe et lui dit nettement qu'il n'a pas

toujours été de cet avis, qu'il n'a pas toujours professé envers les salons, cette indépendance stoïque ou cette dédaigneuse méfiance. « Il y eut un temps, si j'ai bonne mémoire, où les salons ne vous semblaient pas aussi nuisibles à la célébrité et au talent, où certains salons vous parurent merveilleusement propres à ménager, à adoucir votre difficile passage de la littérature révolutionnaire à la littérature classique et du romantisme à l'Académie. Ceux qui eurent d'abord l'honneur de vous y rencontrer prétendent que nul n'y apportait plus d'empressement et de ferveur, que nul ne réussissait mieux à exprimer ces admirations polies qui font partie du programme entre le café et les glaces, et que même, lorsqu'un orgueil robuste et une gloire monumentale exigeaient un encens de qualité superfine, c'était vous qui fournissiez la cassolette. » Il les connaît comme lui, il les sait aussi enclins à chicaner ce qui leur déplaît qu'à amnistier ce qui les amuse ; ils sont prompts à se désabuser et à se laisser surprendre, ils sont ombrageux et dupes tour à tour, et il ne faut pas plus compter sur leur reconnaissance que sur leur logique.

Mais que sont ces salons sans passé, sans lendemain devant le *Salon de la vieille dame à la tête de bois* comme les Anglais appellent l'Académie française et dont l'histoire, si souvent faite, mais toujours à faire, sollicite le document, l'Académie française qui sous l'Empire, et grâce aux malheurs des temps, était le plus vivant et le plus intéressant des salons de la capitale... ; « *sanctuaire* où s'est réfugiée la liberté politique, » avait dit un peu vite M. de Lourdoueix... ; « *radeau* sur lequel se sont retirés les naufragés des anciens partis, » disait M. de Montalembert! *Sanctuaire* implique une idée de ferveur, de dévotion qui fait sourire lorsqu'on pense aux vieilles vestales chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de la Liberté et qui s'appellent de Broglie, Guizot, Montalembert, de Barante, Pasquier, etc., et dans le mot *radeau* il y a une idée de désolation, de détresse et d'entre-mangerie qui fait également sourire lorsqu'on se représente tous ces vieux navigateurs dégringolés du vaisseau qu'ils conduisaient si mal, réduits au fatal radeau, sans boussole ni compas et agitant un pavillon — qui n'est pas le leur — sur lequel, pour attirer l'attention sans

trop se faire reconnaître, ils ont écrit le mot : LIBERTÉ.

Ni sanctuaire, ni radeau... mettons salon, l'Académie française était l'unique réunion dans laquelle on eût encore le droit de dire quelque chose et le gouvernement la supportait souvent avec impatience, ce qui était en vérité ingratitude de sa part, car l'Académie seule témoignait ainsi du libéralisme de l'Empire. Elle permettait à ce dernier de parler de mauvaises passions, d'opposition incorrigible et, comme conséquence, de serrer la vis à de pauvres diables qui avaient le tort de préférer la liberté... une et indivisible, à la liberté philosophique dont se contentaient ces messieurs des anciens partis, — *liberté décente, indispensable aux honnêtes gens,* disait Jules Janin, *et dont ils ne sauraient se passer pas plus que de linge blanc.* L'Académie française était un atelier de pyrotechnie plus amusante que dangereuse, où la coalition des légitimistes, des fusionnistes et des parlementaires, gens habiles à manier les artifices de tout genre, triomphait facilement du petit groupe des impérialistes et fabriquait continuellement des boîtes explosives qui éclataient dans les jambes du

gouvernement en épigrammes, en allusions, en saillies plus ou moins vives et brillantes.

Cette petite guerre, dans laquelle les combattants ne risquaient pas grand'chose, protégés qu'ils étaient par leur nom, leur situation et surtout les services que tous avaient jadis rendus à la cause que défend aujourd'hui celui qu'ils combattent : — « Au fond, disait M. Thiers, nous trouvons la cuisine bonne ; ce que nous n'aimons pas, c'est le cuisinier, » ... qui n'a à opposer aux complots catilinaires de ces messieurs que la vigilance cicéronienne des Troplong, des Fortoul et autres, — cette petite guerre amusait la galerie et transportait d'aise tous ces vieux conjurés.

Je me sers à dessein du mot transporter, car, hélas ! c'était le mot à la mode, et ces quatre vers, qui ne sont cependant pas d'un académicien, couraient Paris :

Que de transports dans la province !
Que de transports dans les cités !
Ah ! pour l'avènement d'un prince
Voilà bien des gens transportés !

Pendant ce temps-là, MM. les académiciens qui, sous le gouvernement de Louis-Philippe,

n'avaient pas trop fait parler d'eux en dehors d'un certain monde, prenaient vivement leur revanche; toute occasion leur était bonne, les visites des candidats, l'élection. Oh! l'élection surtout, et la violation impudente des articles 15 et 16 du règlement qui disent, l'un, que l'Académie ne devra avoir nul égard aux brigues et aux sollicitations de quelque nature qu'elles soient, l'autre, que le directeur au moment du vote doit toujours demander à chaque académicien s'il n'a pas engagé sa voix..., à quoi l'interpellé répond généralement : *pas plus que mon voisin*. Puis, il y avait la réception — solennité littéraire où tout était en jeu, — et enfin la visite à l'Empereur, car l'Académie était forcée d'aller soumettre à l'approbation de cet homme qu'elle haïssait, l'élection qu'elle venait de faire, et dans laquelle nos malicieux compères avaient bien eu soin de choisir le candidat qui fût le plus désagréable à l'homme devant qui ils allaient tous être obligés de plier leur vieille échine... Cette parade, qui n'eût dû être du goût de personne — empereur, académiciens, et public — amusait tout le monde.

Le dernier des académiciens de la royauté de Juillet avait été M. Jean Vatout, l'auteur de deux chansons, *l'Écu de France* et *le Maire d'Eu*, et pendant la République de 1848, l'Académie avait témoigné de son peu de goût pour les idées nouvelles en nommant le comte de Saint-Priest, le duc de Noailles, Désiré Nisard et le comte de Montalembert. Au lendemain du Coup d'État, elle offrait le réjouissant coup d'œil d'une assemblée composée de légitimistes purs, de fusionnistes, d'orléanistes et de quelques bonapartistes. Groupez-les, dispersez-les, ils s'éparpilleront ou se resserreront selon les besoins du moment sous d'autres étiquettes, et vous aurez des libéraux, des autoritaires, des cléricaux, des parlementaires, et même des gens de lettres.

La première élection que nous rencontrons est celle de Alfred de Musset, élection de *balance* pour ne mécontenter personne. Le poète n'y tenait pas plus mais autant que les autres romantiques, et, malgré son indifférence et son air ennuyé, il n'en fit pas moins les visites d'usage; il avait l'appui de quelques salons et le concours actif de M^me^ Ancelot

qui semblait vouloir en faire un académicien malgré lui. Peut-être lui savait-elle gré de sa boutade cruelle contre une rivale détestée :

Quand Madame... à son valseur s'accroche...

mais puisqu'il ne paraissait pas s'en soucier beaucoup, que ne laissait-il la place à Philarète Chasles ou à Jules Janin qui, déjà sur la piste, surveillaient avec une fièvreuse anxiété les chaises qui devenaient vacantes, car, ne l'oublions pas, ce sont des chaises et non des fauteuils, soyons exact. Ces deux Gaspards, je parle de Janin et de Chasles, avaient conclu une sorte d'association fraternelle et se poussaient l'un l'autre du mieux qu'ils pouvaient. Rien n'est amusant comme leur correspondance à cet égard ; Janin écrivait déjà à Chasles en 1844 (ce gros homme avait encore vingt-six ans à courir avant d'arriver au but que son ami ne devait jamais atteindre) : « Dites-moi ce que vous en pensez; cela ne peut faire de mal à habituer la boutique à entendre parler de moi. Si une fois, j'y étais, moi qui serais un des assidus et de tous les jours, je vous remettrais en selle. » Il a *mijoté* un article qui fera

dire que ce Philarète Chasles est un homme *bougrement fort*, etc.; mais Chasles, blessé de ses échecs successifs, se livre à la colère qui est mauvaise conseillère, et son compère le calme, lui montrant le succès comme récompense de leur patience; en attendant, il lui cite une sentence de Sénèque appropriée à la circonstance et conclut ainsi : « Si vous avez quelque chose de mieux, donnez-moi-z'en. »

Eugène Delacroix s'était mis en tête de faire passer Chasles avant de Musset; il s'en était ouvert à son ami Sainte-Beuve qui lui avait répondu par une lettre que Chasles déclare être machiavélique et dans laquelle il voit toute l'habileté et la fine duplicité du futur sénateur de Napoléon III. Delacroix lui a remis cette lettre en lui disant : « J'ai hésité à te l'envoyer, mais toute réflexion faite, il faut que tu la voies, *mais tu la remettras sous enveloppe et me la renverras*, *je tiens à l'autographe*. » Sainte-Beuve était très bien disposé et de Musset semblait se tenir dans la pénombre, quand tout à coup Mérimée lui a dit de se méfier, que de Musset devenait *redoutable;* somme toute, il est très chagrin de la tour-

nure de cette affaire qui s'annonçait mieux. Toutefois, il l'engage à ne pas désespérer.

L'élection faite, Sainte-Beuve écrit à Chasles d'oublier tout ce qui s'est passé. Il voudrait lui parler froidement de sa situation académique (à lui Chasles) qui ne serait pas mauvaise s'il ne l'aigrissait pas avec ses façons *de nommez-moi, ou je pars pour Boston*, qui sont de mauvaises façons d'agir, quand il faudrait dire au contraire : *nommez- moi ou je reste et je reviens à la charge tant que vous n'aurez pas fait justice et bonne grâce ;* « la dignité n'est pas intéressée dans cette ambition toute littéraire et courtoise, » laissez-vous faire comme nous avons tous fait à ce moment où l'on n'est pas son propre pilote : « c'est une entrée de port, et il faut des marins du cru pour que les meilleurs franchissent la passe ».

Pour le moment, Chasles reste candidat, et voilà de Musset membre de l'Académie. Son discours est mauvais, il n'y apporte même pas la bonne humeur de son prédécesseur Dupaty qui avait dit à M. de Rémusat en pleine Académie : « Lorsque je faisais jadis mes visites, j'ai été reçu par M. Royer-Collard qui n'était

pas toujours aimable, et qui me dit : — Dupaty, Dupaty... le nom de cette personne est plus connu que ses ouvrages ... » Ce n'était pas encourageant, mais la glace était rompue, et comme je lui rappelais qu'étant de garde à la porte de je ne sais quel palais, je lui avais fait présenter les armes, cela le dérida tout à fait...

L'obligation de louer ce pauvre Dupaty ennuyait de Musset, je comprends cela, mais enfin... puisqu'il avait demandé sa chaise ! On l'avait reçu pour éviter la politique, et il se crut obligé d'en faire ; il dit des bêtises, parla des révolutions *qui brisent les relations aimables des gens d'esprit*, demanda pardon des écrits de sa jeunesse orageuse et n'en reçut pas moins sur les doigts les coups de férule de M. Nisard qui, pincé et rogue, ne le félicita que de n'avoir jamais voulu être autre chose qu'un homme de lettres.

On applaudit Nisard à qui le discours du récipiendaire semblait donner raison.

Ce fut M. Villemain qui présenta de Musset au Chef de l'État; on parla littérature, Villemain amena sournoisement sur le tapis *Marion Delorme* qu'on venait de reprendre au Théâtre-

Français, mais Napoléon vit le danger et, sans hésiter, déclara qu'il avait éprouvé le plus vif plaisir à entendre ces beaux vers; puis on causa d'autre chose. Au moment de sortir, M. Villemain, mécontent du peu de succès qu'avait eu sa fusée volante, et qui semblait absorbé depuis quelques secondes, dit en secouant la tête : — C'est pourtant vrai, M. Victor Hugo est le plus grand de nos poètes!... à quoi Napoléon riposta vivement : — M. Villemain, vous répétez ce que je viens de dire.

Une fois de l'Académie, de Musset s'empressa de faire acte d'indépendance, et on lui attribua généralement les petits vers suivants ; son frère Paul de Musset a protesté contre cette attribution... faisons comme lui, mais donnons-en quelques-uns, le lecteur mettra dessous le nom qui lui plaira.

L'ACADÉMIE FRANCAISE

25 juin 1852.

Hier s'ouvrit avec bienséance
La séance
Qui fit l'auteur du *Chandelier*
Chancelier.

Debout ruisselait comme un fleuve
Sainte-Beuve,
Dans un angle le beau Mignet
Se peignait.

On entendait voix de crécelle
Docte et grêle,
Comme un vieux coq dans un jardin,
Girardin.

Baour, sourd de ses vers qu'il beugle
En aveugle,
Allait chantant d'un ton sciant
*Ossian.*

Viennet disait d'un air affable
Une fable ;
On le trouvait bête, et Tissot
Semblait sot.

etc., etc., en tout, je crois, cent trente et quelques vers...

Jadis ces vers firent avec succès le tour de la presse, je n'ai jamais trop compris pourquoi ; mais de ce que je les trouve peu plaisants, je n'en tire pas comme conséquence qu'ils ne sont point charmants, aussi les ai-je cités. « Nous ne pouvons nous empêcher de

penser que si le nom de l'homme n'y est pas, le talent du poète s'y retrouve tout entier, » disaient alors certains journaux...

Le talent de M. de Musset... là dedans!

VIENNENT ensuite les élections de MM. Dupanloup et de Sacy. Cette fois, l'Académie veut prouver une fois de plus qu'elle ne répugne nullement à l'union de la religion et de la philosophie; et Mgr Dupanloup lui rend sa politesse en déclarant que « le christianisme ne rejette rien de ce qui fut bon dans la pensée et la parole humaines ». Son discours de réception est d'ailleurs excessivement long, et, malgré cela, ne contient pas cinq lignes sur l'infortuné Tissot, son prédécesseur.

A ce sujet, M. de Tocqueville écrit à M. de Corcelle que la séance a été excellente à tous les points de vue : excellente pour le prélat, qui a beaucoup plu et a été applaudi très vive-

ment, *même* par l'Institut; excellente pour l'accord de l'Église et des lettres humaines, deux grandes choses qui ne peuvent se passer l'une de l'autre... (*des mots*, *des mots!*); et il ajoute: « La manière dont Monseigneur s'est tiré de son prédécesseur est admirable... » M. de Salvandy, dans sa réponse au récipiendaire, est aussi de cet avis-là, car il le remercie de ce qu'il a dit de Tissot. C'est un comble!

Tissot!... Mais aussi que pouvait dire cet évêque d'un homme qui passait pour avoir porté au bout d'une pique la tête du député Ferraud? On se rappelle l'altercation que ce Tissot eut un jour avec le sieur Martainville à qui il avait dit : « Vous portez bien haut la tête? » A quoi l'autre avait répondu : « Dans tous les cas, ce n'est que la mienne! »

Revenons à cette séance... excellente pour tout le monde excepté pour Tissot. Salvandy annonça qu'en raison de l'heure avancée, il supprimait la partie de son discours consacrée à Voltaire... ce qui était profit pour tous; mais ce disant, M. de Salvandy commettait un petit mensonge académique : la vérité, c'est que de Salvandy avait été d'une telle violence que l'Académie dut le prier de sup-

primer ce passage. Il protestait contre les tendances philosophiques du XVIIIe siècle, contre l'abandon des principes religieux et, ce qui rendait la chose plus grave, il engageait l'Académie tout entière, car il parlait comme Directeur et non comme simple académicien. Il y avait là un manque de tact très choquant, et de Pongerville était dans l'exaspération la plus vive, lui qui, un jour, l'œil irrité et le geste tragique, avait dit à ses collègues de la Commission du colportage qui voulaient refuser l'estampille à une édition illustrée des *Contes* de Voltaire : — « Mais vous devriez vous mettre à genoux devant son nom et ses œuvres! » On eut autant de mal à calmer le traducteur de Lucrèce qu'à obtenir ce sacrifice de l'auteur d'*Alonzo*. Cela, du reste, se passait à l'époque où dans je ne sais plus quel salon, Augustin Thierry avait dit qu'il commençait à entrer dans la foi, non pour pratiquer, du moins pour croire; « je suis avec la raison, disait-il, je veux mourir comme je suis né; » théorie que M. Mignet qui était présent avait vivement combattue.

Quant à M. de Sacy, son discours de réception est charmant, il va jusqu'à dire qu'il est

journaliste : « Il n'y a pas à s'y méprendre et personne ne s'y trompe moins que moi; en me nommant, c'est à la Presse que l'Académie a voulu donner une marque d'intérêt... bien loin de m'offenser de ce que cette nomination a pour ainsi dire de collectif, de ce qui en rejaillit sur mes amis, sur mes collaborateurs et sur mes confrères, je m'honore de la partager avec eux. »

Passe pour les amis, pour les collaborateurs... mais en dehors du *Journal des Débats*, l'Académie ne me paraît pas avoir une bien grande tendresse à l'égard des journalistes, et vraiment M. de Sacy fait encore légèrement sourire lorsque, parlant de certains membres de l'Académie, il dit : « Après avoir présidé noblement aux destinées publiques, ces hommes que l'on accusait d'une ambition immodérée, se contentent de leur titre d'hommes de lettres. »

On est bien forcé d'être honnête, quand on ne peut faire autrement, il y a une chanson là-dessus... mais M. de Sacy ignore les chansons ; en revanche, il possède bien son manuel du parfait candidat, et la lettre qu'il écrivait à ce sujet à M. Ampère est tout à fait amusante.

Il dit à son camarade qui n'est qu'un coureur, un vagabond, un juif-errant... : « Voyons, m'auriez-vous donné votre voix, Monsieur ? » Et là-dessus, il lui énumère ses titres ; il pourrait de son œuvre former quelque chose comme 30 vol. in-folio à deux colonnes..., n'est-ce rien ? Il essaye de la flatterie, car avec son air de n'être au courant de quoi que ce soit, il sait bien que cette monnaie a conservé toute sa valeur d'autrefois ; il lui dit qu'il aime les lettres et qu'il donnerait ses 30 volumes « pour un petit morceau bien simple, bien délicat, comme il en est sorti de votre plume ».

Oh ! Monsieur de Sacy !...

Puis il cherche à le prendre par les sentiments, raconte qu'il est vieux, fatigué, avec des yeux détestables qui lui refusent le plus souvent leur service. Il demande à se reposer dans un fauteuil ; ah ! il ne dit pas chaise, cela détruirait son effet ; il veut le rassurer sur les suites de son vote, et lui dit combien il est voûté, comme sa voix est cassée, qu'il n'y a dans son cas aucune mauvaise plaisanterie à la Sixte-Quint... « Non, non, ancien camarade, je resterai toujours un

pauvre diable de journaliste, n'en pouvant plus, écrasé par les événements et ma santé débile, mais heureux et fier, je l'avoue d'être devenu votre confrère. »

Comme il n'est pas mécontent de sa lettre, il termine en riant : « voilà une lettre qui ne sent pas trop le candidat... ».

Il a seulement eu le tort d'évoquer le souvenir de Sixte-Quint, car une fois sur sa chaise, il y est resté vingt-cinq ans et ne la quittait que pour faire de brillantes apparitions aux lundis de l'Impératrice, où, en tenue de cour, sa belle tabatière à miniature à la main, il charmait son auditoire par sa conversation si intéressante... Ah ! le pâtissier de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois qui, tous les jours, voyait passer M. de Sacy, petit, voûté, en grande redingote de couleur sombre et en pantalon gris légèrement relevé sur les chaussures... ne l'eût jamais reconnu ainsi.

Je ne sais plus si M. Ampère lui donna sa voix, mais c'est avec une pointe d'aigreur que ce dernier écrit à M. de Tocqueville, que M. de Fortoul avait, pour la réception de M. de Sacy, cru devoir renforcer le public de 70 personnages à sa dévotion, et cela en exi-

geant simplement de l'huissier Pingard les 70 billets.

Quant à l'Empereur, il est enchanté de ces deux élections; il témoigne à M. de Salvandy toute sa satisfaction de l'élection d'un évêque et lui dit cette parole profonde : « Le corps épiscopal compte beaucoup d'hommes distingués et vous n'aviez que l'embarras du choix. »

Mais le temps s'assombrit pour l'Académie qui n'en continue pas moins sa guerre d'épigrammes et d'allusions; M. Mignet parlant de Jouffroy, s'écrie : « Dans notre pays où il y a toujours eu de l'esprit, il y avait alors de l'esprit public. Tout ne s'y réduisait pas au bien-être; gagner de l'argent et jouir n'y était pas l'unique affaire d'une société civilisée. On y avait des désirs plus élevés, on y recherchait de plus nobles satisfactions, on y honorait la pensée, on y aimait enfin la liberté et on y

tenait au droit. » A son tour M. Villemain, dans ses *Souvenirs*, maltraite les gloires du premier Empire et on attribue dans certains salons à M. de Broglie un soi-disant mot sur un personnage très haut placé : — c'est un fou qui a des moments lucides ; dans ces moments lucides, c'est un sot... Les bruits les plus sinistres courent sur Ampère, des affolés le croient à la Bastille en vertu d'une lettre de cachet, d'autres supposent qu'on lui fait faire un séjour forcé dans ses terres, le tout en expiation de son *Caligula* et de son *Tibère*. M. de Tocqueville écrit à Mme de Circourt qu'une des misères qu'il va retrouver à Paris, sont les élections académiques et quelles élections! Il y en a plusieurs presque en même temps, c'est vingt-cinq ou trente candidats à l'amabilité intéressée de qui il va falloir faire face, et il se lamente : — « Pourquoi ne nous a-t-on pas ôté nos droits académiques avec tous les autres? J'entends avec la faculté d'écrire sur un petit morceau de papier, mais en nous dictant les noms qu'il faut mettre... ; il n'y aurait plus de cabale, nous ne ferions plus un mauvais usage de notre liberté, l'ordre régnerait sur tous nos

bancs. » Sa mauvaise humeur l'entraîne un peu loin, et il va jusqu'à se demander s'il est bien utile de conserver l'Académie, *puisqu'il semble qu'il n'y ait plus personne en France qui sache ni lire ni écrire.* — Mais voilà qu'une partie de l'Académie cherche à accaparer *le Correspondant* malgré l'opposition de la faction catholique qui est avant tout gouvernementale; M. Lenormant offre sa démission et provoque par là des tiraillements bruyants. Tout cela agace le pouvoir qui essaye d'y mettre un terme, et Fortoul fut choisi pour porter une main sacrilège sur l'Institut qu'il augmenta de dix membres (Académie des sciences morales) et qu'il diminua du même coup en lui retirant le choix de ses Commissions, la direction de sa police intérieure, la nomination d'une partie de ses fonctionnaires, sans parler d'autres mesures concernant plus particulièrement l'Académie française, véritable foyer d'opposition systématique.

Ah! ah! on cesse de rire au palais Mazarin, et l'Académie française, l'oreille basse, dépêche aux Tuileries MM. Villemain, Dupanloup et de Noailles pour y porter au pied du trône ses humbles doléances.

— Pourquoi l'Académie sort-elle de ses attributions? dit l'Empereur; et Villemain, qui cette fois ne fait pas le malin, réplique doucement, sans rougir : — Oh ! sire, l'Académie ne s'occupe pourtant que de littérature.

— Je vous demande pardon, Monsieur, dit le monarque irrité, l'Académie s'est occupée de politique le jour où, par esprit d'opposition systématique, elle a couronné un livre de professeur de philosophie, démissionnaire par refus de serment.

— Mais, Sire, aurait objecté le duc de Noailles, ce livre... nous ne le connaissions pas.

C'est bien possible, le duc avait tous les courages; seulement, je croirai plus difficilement que Dupanloup, pour faire plaisir à certains de ses amis, se soit aventuré en une opposition ouverte et ait répondu : — Quant à moi, Sire, j'avoue que je connaissais le livre et l'auteur; j'ajoute qu'ils sont si honorables l'un et l'autre que j'ai cru devoir voter le prix en leur honneur.....

Non, non, à cette époque-là l'opposition de M. Dupanloup était tout autre et voici en quoi elle consistait : de temps en temps le bon évêque conviait certains de ses amis (ceux

dont je parlais plus haut) tantôt à une représentation d'*Œdipe à Colonne*, tantôt à une représentation d'*Antigone*, jouée en grec par des élèves de son séminaire, soit dans la salle synodale de l'évêché, soit dans le château que Charles IX avait fait bâtir pour la belle Marie Touchet et habité plus tard par Mlle Raucourt, mais largement purifié depuis une trentaine d'années par les évêques d'Orléans qui en ont fait leur résidence d'été. Il y a là de 1 200 à 1 500 personnes qui entendent le grec plus ou moins; je ne dis pas cela en vue de MM. Villemain, Egger, Patin, Saint-Marc Girardin, Hase, Lenormant, Régnier, Poujoulat, Ingres, etc., mais d'un grand nombre de dames pour qui, du reste, avait été faite une traduction littérale qu'elles suivaient je ne sais trop comment, mais qui leur permettait, dit la tradition, de ne pas perdre un mot et de savourer les allusions. Ces diables de Grecs ont pensé à tout, et MM. Villemain et Patin sont aux anges, ils soulignent de la tête les passages suivants :

« — Ne vois-tu pas que tout le monde de Thèbes est contre toi !.. » et comme Créon réplique : « — Est-ce donc à Thèbes à dicter

des ordres que je dois donner moi-même ! » son fils lui répond : — « L'État qui dépend d'un seul homme, n'est pas un État, et si tu veux régner seul, cherche une ville déserte. »

Un long frémissement agite les dames et les vieux messieurs qui sont là ; celles-ci éclateraient en applaudissements si l'évêque d'un doux geste de sa main de prélat ne modérait leur enthousiasme. A dix heures tout est fini, et des voitures ramènent à Orléans toutes ces Thébaines et tous ces Thébains insurgés. M. Cousin s'était excusé, il aurait été charmé d'assister à cette réprésentation, car il adore ce genre de plaisir-là... mais il a le rhume ! — et peut-être en est-il bien aise.

. . . . . .

Voilà du vrai Dupanloup, du Dupanloup authentique ; du reste ses intimes amis ont toujours affirmé qu'il n'a jamais voté pour le *Devoir*, de Jules Simon. Mais, dans la circonstance présente, je pense que l'évêque fait comme Villemain, qu'il se tient coi ; l'Empereur continue : il ne veut pas abaisser l'Institut et serait au contraire très heureux de le relever encore, quoiqu'il lui semble difficile d'ajouter à la considération d'un corps qui compte tant

de membres aussi distingués, et il enveloppe du regard nos trois paroissiens, puis, se tournant du côté de M. Villemain, il lui dit que son gouvernement est fort et ne craint pas l'opposition, mais cependant qu'il y a une chose intolérable pour un gouvernement qui se respecte..... c'est L'OPPOSITION SYSTÉMATIQUE. (*M. Villemain a tout à fait l'air d'un Monsieur qui ne sait ce dont il s'agit et ne comprend pas un mot de la langue dans laquelle on le lui explique.*) Bref, l'Empereur est le premier à approuver le choix de l'Académie, même lorsqu'elle va recruter ses membres dans les partis hostiles — en vue du talent seulement; mais ne les y prendre que parce qu'ils appartiennent à ces partis, et ne faire encore de ses prix qu'une récompense pour les ennemis du gouvernement, cela est impossible. Il ne le tolérera pas.

Il se radoucit cependant, et les congédie en les assurant qu'ils pourront encore cette année distribuer le prix Montyon comme par le passé.

C'est bien clair, on verra comment ils se comporteront.

Et M. Villemain, si habile à lancer la flèche,

se retire sans même mettre la main à son carquois.

Toutefois, le gouvernement fait quelques concessions : il laisse à l'Institut la police de ses séances, l'élection de ses Commissions chargées de distribuer les prix, sauf celles qui s'occupent du prix Montyon dont les membres devront être choisis par le gouvernement, ne réservant à l'Académie que le droit de rejeter leurs décisions sans pouvoir les changer ; quant à son bibliothécaire, elle pourra sinon le nommer, du moins le présenter au choix du gouvernement.

C'est au milieu de ces dangers que se prépare néanmoins l'entrée du duc de Broglie à l'Académie. Ampère écrit à de Tocqueville : voici Baour-Lormian mort, on fera bien de nommer avant et après M. de Broglie les deux candidats qui se partageront à peu près également les voix, mais il faut que le duc

de Broglie se présente et, quoi qu'en disent MM. Cousin et Pasquier, je ne suis pas absolument sûr de cette élection. Il lui raconte aussi qu'il a rencontré un ami de M. de Falloux à qui il a manifesté l'espérance que ledit Falloux ne mettrait pas l'Académie dans l'embarras en faisant en ce moment une démarche auprès d'elle. Il compte bien que cette conversation lui aura été rapportée.

Le duc de Broglie passe comme une lettre à la poste; puis, arrive la réception de Berryer dont l'assemblée se faisait une fête. La salle est superbe ; il est de bon ton d'assister aux réceptions de l'Académie qui est à la mode et où de jolies dames vont inaugurer leurs toilettes à sensation.... et dire que ce cliché que je vois aujourd'hui encore en circulation n'était déjà plus neuf de mon temps Sans vouloir remonter trop haut, cet empressement féminin avait été dûment constaté à la réception de M. de Tocqueville (1842) par Eugène Briffault dans ses *Historiettes* : « l'assemblée était nombreuse, les dames sont folles des séances de l'Institut; lorsqu'on voit les visages, les tournures et la mise des académiciens, cet empressement est tout à fait

inconcevable. » Quoi qu'il en soit, l'assemblée était choisie, la fine fleur du parti légitimiste était là, et la princesse Mathilde, qui assistait imprudemment à cette petite fête, eut à souffrir des attaques dont le gouvernement avait été l'objet. Le journal *l'Union* fut saisi pour avoir dit à ce sujet, que l'Académie était la seule tribune restée libre en France; l'Empire lui démontrait ainsi péremptoirement qu'il se trompait encore sur ce point.

Le bureau était composé de MM. Villemain, Mérimée et Salvandy; sur une modeste banquette, entre MM. Guizot et de Montalembert, se tenait nonchalamment M. Berryer « qui, n'ayant pas de *marbre à pétrir*, froissait d'un air rêveur quelques feuilles volantes ». Le hasard, qui est aussi malin que le plus malin des académiciens, avait mis M. Thiers de la Commission qui a le bonheur inestimable d'entendre les discours avant tous les mortels; mais trouvant la situation assez compliquée comme cela, M. Thiers s'était fait excuser, et Ampère écrivait à de Tocqueville que le discours de Berryer lui avait paru plus sage que brillant : il fera peut-être de l'effet, *mais il en a besoin*. Quant à celui de Salvandy,

son *ardeur de néophyte* l'avait entraîné si loin que M. Guizot dut réclamer pour 1830 à propos d'un passage, et que toute la Commission protesta énergiquement contre une espèce de justification des ordonnances. De Salvandy promit de supprimer.

Réception, déception! Ampère l'avait fait pressentir..... Oh! il y eut des allusions, des ironies, des malices, mais tout cela d'une façon discrète, sage et grise; on avait compté sur le grand orateur passé, on était tombé sur l'académicien futur, ce n'était plus qu'un récipiendaire comme les autres..... on attendait mieux.

Quand il s'agit de la présentation aux Tuileries, Berryer s'y refuse net; il écrit à Mocquard qu'il ne veut pas faire là une vaine manifestation, ni manquer d'égard aux personnes, mais la situation qu'on lui a faite en décembre 1851 lui rend impossible une formalité qui pourrait bien n'être pas pénible pour lui seul. La réponse de l'Empereur ne manque ni de finesse ni d'habileté :

« L'Empereur regrette que dans M. Berryer les inspirations de l'homme politique l'aient emporté sur les devoirs de l'académicien. Sa personne aux Tuileries n'aurait pas causé l'embarras qu'il semble

redouter. De la hauteur où elle est placée, Sa Majesté n'aurait vu dans l'élu de l'Académie que l'orateur et l'écrivain, dans l'adversaire d'aujourd'hui que le défenseur d'autrefois. »

L'Académie est tout émotionnée ; quel scandale ! doit-on tolérer un pareil mépris des traditions ; certainement, ces Messieurs n'aiment pas l'Empire, mais l'Empire est périssable..... il n'y a que l'Académie qui soit immortelle ! et encore, on a parlé de suppression..... quoi ! ils oseraient... Eh ! eh ! ils ont fait mieux, et la dispersion de l'Académie ne causerait pas l'émoi que ces Messieurs s'imaginent. Sainte-Beuve est furieux ; Nisard prend vivement à partie de Salvandy et lui reproche de n'avoir pas fait sa demande d'audience en temps et lieu. De Salvandy affirme qu'il n'est pour rien dans ce malheureux événement, il a fait tout ce que lui commandait sa situation de Directeur ; le coup part de Berryer seul qui, pendant ce temps-là, sollicitait l'autorisation de se soustraire à un devoir que l'Académie a toujours regardé comme une de ses prérogatives les plus chères.

Sentant sa base s'ébranler, l'Académie vote sur cette affaire et déclare n'être point engagée

dans un fait qu'elle désapprouve; l'Académie n'a pas pensé à abandonner un usage qui, plus que jamais, est pour elle un devoir et un privilège dont elle s'est toujours honorée.

Le grand public ne s'est pas autrement ému des dangers que vient de courir la vénérable Compagnie; M. Maxime Du Camp, à qui il ne faudrait pas, en ce moment, dire qu'un jour viendra où il fera les trente-neuf visites, en suppliant, — les *Chants modernes* au cou et leur préface à la main, — se livre à des violences inouïes contre l'Académie; il déclare net qu'à part les trois hommes sérieusement littéraires qui font partie de cette assemblée, c'est-à-dire MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny et de Lamartine, il n'y voit que les incurables de la politique, les débris de tous les ministères et de toutes les tribunes. Entrer à l'Académie, dit-il, c'est apostasier, c'est renier son passé; elle corrompt, elle tue....et il cite de Musset et de Vigny : elle a tué l'un, elle a étouffé l'autre.

Tout cela est excessif, et Sainte-Beuve lui a fort bien répondu.

Mieux avisé, About écrivait : « Je ne dis rien de l'Académie. Qui sait si je ne viendrai pas un jour frapper à sa porte, quand j'aurai l'âge

de M. Biot, dans cinquante ou soixante ans. » About n'attendit pas aussi longtemps ; quatorze ans après, — à l'âge de quarante-deux ans, — il vint frapper, pour la première fois, à la porte qui ne devait s'ouvrir devant lui que quatorze ans plus tard.

Et pendant que Du Camp fulminait, un vieux monsieur, — peut-être même un académicien, mais qui n'était pas moins âgé pour cela, si je m'en rapporte à la facture vieillotte de ses vers, ayant remarqué les réverbères qui éclairaient la cour de l'Institut, — les derniers de tout Paris, s'empressait de lui décocher cette épigramme :

L'Académie est éclairée...
Mon intention doit être déclarée
Avant d'aller plus loin. — De son esprit
Point n'est question dans cet écrit;
Point je n'ai dit : l'Académie éclaire
(Je ne la crois un foyer de lumière),
Je note un fait sans malice de style :
Paris s'éclaire au gaz, l'Académie à l'huile.

Revenons à nos fêtes de l'Académie; nous en sommes, je crois, à la réception de Legouvé, un homme sympathique; la foule qui est là, est élégante et choisie — comme toujours, et, cette fois, la raison en est bonne; de frais et gracieux visages perdus dans de petites capotes roses, sont venus faire fête au fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, de l'homme qui consacra ses plus belles années à :

Célébrer des humains la plus belle moitié,

M. Legouvé fils avait lu, quelque temps avant, son discours chez la duchesse de Rozan et avait été fort applaudi, c'était justice; il a la grâce, il a la douceur, il touche et émeut lorsqu'il parle de son père, et si ce discours n'est pas un grand morceau académique, c'est une page agréable que par malheur son auteur a volontairement gâtée en soutenant contre toute évidence que *la tragédie répond à un besoin de notre nature, à cette soif d'idéal qui est le propre des âmes élevées*,..... Du reste, le pédant Flourens l'a vivement remis à sa place et lui a fait sentir toutes les raisons qu'il a d'être modeste; puis, on s'est séparé, de jolies

petites mains finement gantées comprimaient au fond des capotes roses de légers bâillements qui prouvaient à ces Messieurs que tous deux avaient été un peu longs.

Plus brillante fut la réception du duc de Broglie; tout le noble faubourg était là, seulement les regards étaient tournés du côté de lord Clarendon qui assistait à la séance. Il y avait déjà un peu de temps que le duc attendait; M. Nisard chargé de le recevoir, n'était pas prêt..... — l'Académie, disait-il, doit comprendre les préoccupations pénibles qui remplissent mon âme..... Il est de fait, qu'à cette époque-là, le pauvre M. Nisard n'était pas à la noce, et, comme disait Ulbach, puisqu'on ne lit pas ses livres et qu'on n'aime pas à écouter ses leçons, on devrait bien le laisser jouir en paix du repos que ses évolutions politiques lui ont mérité.

Il avait aussi des difficultés avec la Commission de l'Académie qui s'était vivement émue d'un éloge un peu outré de Napoléon III et surtout d'une allusion au Coup d'État du 2 Décembre ; MM. de Broglie, Vitet et de Tocqueville s'étaient fortement élevés contre ce qu'ils regardaient comme une incon-

venance vis-à-vis d'eux-mêmes. — C'est bon, avait murmuré Nisard, je retirerai le 2 Décembre.

Quant au récipiendaire, son discours est un hymne discret à la liberté, très contenu dans la forme, et qui remporte tous les suffrages « Qui de nous, dit M. de Broglie, pouvait regretter à cette époque (pendant le premier Empire) autrement qu'en théorie la liberté dont nous n'avions connu que les excès » ; et plus loin : « l'honneur des lettres, c'est de ne subir ni d'endurer l'abaissement des esprits, de les rappeler sans cesse et de les maintenir dans ces régions sereines où germent les hautes pensées, les nobles vœux, les sentiments désintéressés »..., et la péroraison, la dernière parole de l'empereur Sévère au centurion qui venait prendre le mot d'ordre, a été couverte d'applaudissements et a fait passer un frisson dans toute l'assemblée.

M. Nisard, que je n'aime pas — mais cela importe peu — s'est alors levé et a répondu longuement, d'une façon sèche et tranchante, mais non maladroitement comme certains l'ont dit ; je ne lui saurais aucun gré de s'être abstenu, et il s'est assez bien tiré de sa ren-

contre avec un si gros adversaire. Il a d'abord rappelé poliment l'honneur qu'on lui devait d'avoir fait naître et appliquer les fameuses lois de septembre..... — pour un coup droit, c'est un coup droit; puis en réponse au passage sur les belles-lettres, passage que j'ai cité plus haut, il a dit : « Ajoutons leurs lumières à celles de notre raison, pour nous mieux connaître et pour devenir comme vous, par plus de sévérité envers nous-mêmes, plus justes et plus indulgents pour les autres travailleurs, mais ne disons pas comme l'empereur Sévère : cela ne sert de rien. J'aime mieux ce que vous disiez il y a trente ans : « Tout va bien. » Oui, tout va bien pour qui travaille. Reprenons votre mot d'ordre d'autrefois, pour mieux suivre votre conseil d'aujourd'hui. »

Allons, ce n'est pas trop mal envoyé..... soyons juste, quoi qu'il coûte, et M. Thiers qui savait cela, s'était prudemment esquivé avant la fin de la séance.

Ce furent MM. de Barante, Nisard et Villemain qui présentèrent le duc de Broglie à l'Empereur; celui-ci a lu avec intérêt le discours du nouvel académicien et il le remercie du bien qu'il a dit de Napoléon Ier. « J'es-

père, a ajouté Napoléon III, que votre petit-fils saura apprécier mon dix-huit brumaire comme vous avez apprécié celui qui fut l'œuvre de mon oncle. » M. de Broglie a simplement répondu : — « Sire, l'histoire en décidera. »

Oh ! il n'y avait pas à faire la petite bouche, voici textuellement ce qu'a dit M. de Broglie : « Quelque jugement qu'on porte sur la nature et sur le caractère politique de cet événement, il fut heureux pour la France. On peut tout exagérer, mais non pas le grand service qu'il a rendu. »

Puis, M. de Barante ayant demandé à l'Empereur s'il agréait la nomination de M. de Falloux, celui-ci sans lui répondre, lui dit qu'il avait lu avec grand plaisir — et tout à son aise, car il était à Ham — son *Histoire des Ducs de Bourgogne* (l'Empereur avait eu tort d'ajouter qu'il était en prison à cette époque, le grand plaisir ressenti de cette lecture l'indiquait assez). Comme la conversation se prolongeait sur ce thème, M. de Barante crut devoir renouveler sa question ; cette fois, l'Empereur répondit qu'il approuvait l'élection.

Le parti gouvernemental de l'Académie, parti peu nombreux, mais avec lequel on

devait compter en raison des influences du dehors, avait imaginé une petite *machine infernale*..... ; il s'agissait de profiter de la réception du duc de Broglie pour faire voter à l'Académie une adresse de félicitations à l'Empereur au sujet de la naissance du Prince Impérial... mais cela fit long feu, et le duc échappa au danger.

C'est vers ce temps-là que mourut Fortoul le Tyran, célèbre pour sa bifurcation des études et sa suppression de la barbe dans l'Université. Si les professeurs, disait cet étonnant ministre, veulent être respectés, il faut qu'ils se respectent eux-mêmes, et « puisque, grâce à l'énergie d'un gouvernement réparateur, le calme a dû rentrer dans les esprits et l'ordre dans la société, il importe que les dernières traces de l'anarchie disparaissent ». Ce même Fortoul faisait réprimander un professeur qui avait publié de mauvais

vers bien qu'inoffensifs : « Il est loisible, disait le Conseil académique, à un simple particulier de braver le ridicule en publiant de méchants vers, la même liberté ne saurait être laissée à un membre de l'enseignement supérieur. » L'Académie, comme on l'a vu, n'avait pas à le pleurer, aussi MM. Nisard et de Pongerville furent les seuls académiciens qui suivirent le convoi du ministre.

Cependant l'Académie est au complet, ce qui ne lui arrive pas tous les jours et attire sur elle une foule de réflexions désobligeantes de la part des petits journaux ; celui-ci s'écrie irrévérencieusement : — Tiens, l'Académie est au complet comme l'omnibus Madeleine-Bastille un jour d'averse, quel est le voyageur qui descendra le premier? Il part de là pour se livrer à une statistique funèbre, d'où il résulte que bon an mal an, il y a trois morts d'académicien par année ; et il examine quels sont ceux qui ont le plus de titres à filer les premiers... Un autre fait doucement remarquer à M. Mérimée le peu de chance de certains fauteuils : ainsi le n° 17, qu'il occupe, a vu mourir 12 titulaires, pendant que le n° 35, sur lequel se prélasse M. Patin, n'en a perdu que 6.

L'Académie au complet ! ce n'est pas encourageant. Casimir Bonjour, le candidat perpétuel qui avait obtenu 18 voix la première fois qu'il s'était présenté, et n'avait jamais retrouvé pareille aubaine pendant quinze ans de poursuites malheureuses, prit le parti de mourir, laissant une place vacante que ce malicieux Sainte-Beuve poussait M. Siméon Pécontal à occuper.

— Mais, disait Pécontal qui avait de la méfiance, je ne suis peut-être pas assez connu ? — Bah ! bah ! répondit le pince-sans-rire, il y a dans les lettres beaucoup de grands hommes qui ne sont pas connus du tout.

Barbey d'Aurévilly lui avait dit aussi dans un salon en lui avançant un siège : « Allons, mon cher monsieur, prenez ce fauteuil en attendant l'autre. » Et Pécontal radieux, oubliant toute modestie, avait répondu : « Et vous, mon cher critique, pourquoi ne seriez-vous pas aussi des nôtres ? — Qui donc vous jugerait ? » dit Barbey en retroussant sa moustache.

Mais voici l'élection du dieu Ponsard à qui les petits journaux ne pardonnent pas d'avoir quitté l'étude d'avoué de son père, sans plus penser à ce qu'ils deviendraient si la Provi-

dence ne leur envoyait de temps à autre un brave bourgeois sur le dos de qui ils daubent sans remords, sans crainte et souvent sans justice.

On connaît le vers de Texier :

Il balança Corneille et surpassa Prud'homme.

sous lequel Autran eut le toupet d'écrire :

Il était à la fois de Pontoise et de Rome.

La séance de réception ne fut pas d'une gaîté folle ; à l'ouverture des portes, un monsieur franchit l'enceinte réservée et prend place sur une des banquettes académiques... ; grand émoi du factionnaire qui, ne lui voyant pas les palmes vertes, demande vivement à quel titre il est là ? L'interpellé décline en souriant son nom et ses qualités à la grande hilarité de l'assemblée qui a reconnu le maréchal Vaillant. Comme l'a dit fort justement je ne sais plus qui : — C'était avant le discours... après les deux orateurs, personne n'aurait pu rire.

Le discours du récipiendaire n'est pas bril-

lant. Ponsard dit les choses directement comme il les sent, sans trop d'art ni de raffinement, sans trop demander à l'expression, raconte Sainte-Beuve qui ajoute : — Et de plus, il a le tort de parler du nez !

Cela rappelle l'observation que l'auteur de *Lucrèce* fit à un jeune homme qui lui lisait une pièce : — Il y a trop d'emphase dans votre pièce, faites comme moi : — j'écris comme je parle.

— Vous écrivez avec le nez ? fit le jeune homme stupéfait.

Voici, en tout cas, comment écrivait Ponsard : « Les poèmes de Baour-Lormian, *retirés* dans un monde imaginaire, n'effleurent même pas... C'est le berger de Virgile essayant une muse champêtre... ; les lettres dégénèrent et meurent quand elles ne sont plus nourries du lait robuste... etc. » Et il reproche à Baour l'habitude de la paraphrase, une pompe trop uniforme, une symétrie un peu monotone, l'abus de l'albâtre, de l'ivoire et de la rose !

Infortuné Baour ! pour la dernière fois qu'on parlait de lui, ce n'était vraiment pas de chance ; quarante ans avant, lors de ses visites

de candidature, un mauvais plaisant lui faisait déjà dire :

Eh quoi! ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas ?
Ils sont là quarante imbéciles,
Et moi, Baour, je n'en suis pas!

A la place de Ponsard qui avait bon cœur, j'aurais raconté que ce pauvre vieux Baour, — si fier de s'entendre appeler le *Tasse de Toulouse,* — lorsqu'il flânait sur les quais et qu'il apercevait un de ses livres dans la case à 50 centimes et même au-dessous, le prenait, le feuilletait, semblait l'examiner avec attention, puis, sournoisement, profitant de ce que le marchand ne le regardait pas, s'éloignait peu à peu et le glissait adroitement dans la case à 2 francs, heureux de le laisser en meilleure société.

Il y a là quelque chose de touchant et de plus amusant certainement que la critique molle et flasque de son successeur. Somme toute, ce discours qui fait trouver celui de Nisard presque agréable, reçoit les vives approbations de ce dernier : « Beaux sentiments, candeur, c'est l'impression qui restera de ce

discours, c'est aussi le cachet de vos ouvrages... Pour l'émulation, elle n'y manque pas à ceux qui, comme vous, Monsieur, ont devant les yeux l'idéal. »

L'idéal de Ponsard!

Sa présentation aux Tuileries par Nisard et Pongerville n'offrit rien d'intéressant, c'était presque une fête de famille; pendant huit jours les petits journaux vécurent seuls sur ce maigre discours :

Dans son discours François Ponsard
A bien dit son fait à Shakspeare.
Il l'a percé de part en part
Dans son discours François Ponsard.

Comme il a surpassé Nisard,
Le Baour du nouvel Empire,
Dans son discours François Ponsard
A bien dit son fait à Shakspeare.

et pour venir à l'appui de ce que je disais plus haut au sujet de l'injustice de la petite presse à l'égard de Ponsard, Albéric Second fait grand tapage d'une faute de français qu'il trouve dans cette lettre que Ponsard écrit au *Siècle* : « Je reçois la lettre de M. de Lamartine et j'ai l'honneur de vous l'envoyer, en observant

qu'elle ne s'applique point au *Siècle* », et le terrible Albéric de s'écrier : — mais, ô Ponsard ! on observe les astres et l'on vous fait observer qu'à Rome, etc. Heureusement pour Ponsard, un autre grammairien répond tranquillement : — En écrivant au *Siècle*, Ponsard ne lui a pas *fait observer*, etc., il a observé lui-même que la lettre ne s'applique point au *Siècle*, et l'on fait observer à Albéric Second que Ponsard n'a pas commis la faute comme il peut l'observer lui-même...

On voit que tout le monde s'amuse... à l'exception cependant de Philarète Chasles qui, toujours candidat, et trouvant probablement que les efforts de Jules Janin pour le faire entrer dans la place sont insuffisants, s'y emploie tout entier. Il commence une série intitulée *Histoire des fauteuils de l'Académie*. — Ce n'est pas encore un bon moyen qu'il a trouvé là, et je suis bien certain que Sainte-Beuve ne le lui a pas conseillé — *Le Fauteuil de Lamartine*, *le Fauteuil de Sainte-Beuve*, *le Fauteuil de M. Vitet*..., et il paraît tout heureux de pouvoir dire ce qu'il pense du dernier occupant — et de faire des ingrats.

Son Vitet est violent : « C'est l'une des

meilleures plumes, l'un des esprits les plus éloquents et les plus sévères de ce temps. » Sévère, Chasles le dit et Vitet le lui prouve. C'est bien fait.

Après la séance ennuyeuse de Ponsard, la non moins ennuyeuse séance du savant M. Biot; il y a cinquante-quatre ans qu'il fait partie de l'Institut, il a quatre-vingt-deux ans et on ne peut pas le laisser tranquille, il faut encore qu'on le fasse entrer à l'Académie française. Sa voix est faible et cassée, elle n'arrive pas aux auditeurs; c'est cependant l'alliance des lettres avec les sciences que l'on célèbre... « alliance que la prédominance sans cesse croissante des intérêts matériels sur les plaisirs de l'esprit, dans le monde et dans l'éducation générale, rend de jour en jour moins intime et menace de rompre entièrement ». C'est très vrai ce que dit là M. Biot,

et il a raison de le dire — il est regrettable qu'on ne l'entende pas.

Arrive l'élection de M. de Falloux, qui fait grand bruit au dedans de l'Académie comme au dehors ; tout le monde s'en occupe, c'est une mêlée générale ; les horions pleuvent et chacun en attrape, l'Académie dans son ensemble plus que sa mesure habituelle. Quant au candidat, cuirassé dans sa morgue et son apparente indifférence, dédaigneux et méprisant, il reste le favori du parti des ducs, et finit par arriver bon premier. Il ne faut cependant pas être dégoûté pour solliciter le vote de gens qui ne vous le donnent qu'avec une certaine répugnance instinctive. « On a beau dire, écrit M. de Tocqueville, que ce dévot-là marche à côté du grand troupeau et montre des sentiments plus indépendants que le reste, il n'en a pas moins ce fumet de sacristie qui m'est si désagréable à sentir par le temps qui court. Je ne lui en donne pas moins ma voix, *comme on me le demande...* »

Dans la presse, l'opposition est plus vive et la brillante campagne menée contre de Falloux par Taxile Delord est restée célèbre.

M. de Pontmartin, qui travaille pour le parti des ducs dont il est au dehors un des principaux champions, entre dans l'arène pour combattre le bon combat ; mais à Avignonnais, Avignonnais et demi, il n'est pas de taille à lutter avec Taxile Delord qui, échauffé déjà par la bataille, lui fait mordre la poussière comme à un simple auvergnat de lettres. M. de Pontmartin n'avait pas craint de dire : « Se figure-t-on une séance où M. Gustave Planche répondrait à Eugène Pelletan succédant à M. Taxile Delord, » ce qui lui attira la plus jolie correction que dos de gentilhomme ait reçue de main de vilain ; la peau dut lui peler, et les *Ecrivains gentilshommes* restent une bonne page dans l'histoire littéraire de l'époque.

Une grêle de traits — prose et vers — pleuvent sur l'Académie qui, se sachant immortelle, les reçoit avec une feinte impassibilité ; cela ne les empêche pas de pénétrer dans les chairs et d'y occasionner d'agaçantes démangeaisons. Alphonse Karr disait : — Supprimer l'Académie ! mais ce serait rétablir cette coutume ancienne de pendre les suicidés, et il raconte l'histoire d'un particulier qui s'est

laissé prendre le nez dans une porte et qui en souffre. — Il faut le couper, dit un médecin. — Vous n'êtes qu'un âne, dit un autre. — Ah je savais bien, s'écrie l'homme au nez, qu'il n'y a pas besoin de le couper. — Certainement, mon ami, dit l'esculape, il n'est nul besoin de vous le couper, il tombera bien tout seul, et ce disant, il donne une pichenette au nez qui tombe.

Les épigrammes abondent, je me souviens de celle-ci qui est de Jules Viard :

Que devient la littérature?
Le beau langage est bien tombé,
Dans l'Académie on ne jure
Plus que par F. et que par B.

Etc., etc.

De tout cela, le petit-fils du marchand de chandelles d'Angers souriait en disant : l'injure est soumise à la même loi que les corps physiques, elle n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur d'où elle tombe.

Ta, ta, ta!

La réception de M. de Falloux n'en fut pas moins des plus brillantes; l'aristocratie était là

sous toutes ses formes; il y avait le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin et quantité de dames à la mine très éveillée. Comme trois coquelicots au milieu des bleuets, on aperçoit les trois généraux Pélissier, Vaillant et Bosquet. C'est Brifaut qui devait recevoir ce comte de fraîche date, mais il est souffrant, et c'est M. Patin qui lit le discours... un peu vite, comme quelqu'un qui est chargé d'une besogne qui ne l'amuse pas beaucoup.

Du reste, l'attention est toute au récipiendaire, et ce sont à chaque instant des bravos, des applaudissements soutenus en sourdine par un murmure approbateur. Tous ces gens-là semblent s'amuser beaucoup, à l'exception du parti gouvernemental, qui cherche s'il n'y aurait pas moyen de leur lancer dans les jambes quelqu'un de parfaitement désagréable, ce qui naturellement l'amène à penser à M. Troplong.

— Ah! sapristi, s'écrie M. de Tocqueville, « on ne pouvait choisir un plus parfait drôle », et il connaît si bien le jeu des absences voulues, des maladies feintes, des conflits, des défaites, des revirements de la dernière heure,

enfin la faiblesse de la noble Compagnie dont il semble cependant si heureux de faire partie, qu'il ne répond pas que la fraction gouvernementale ne parvienne à former une majorité, si surtout le gouvernement prend la chose en main; et il écrit à Ampère : — Si telle chose arrivait et que vous fussiez absent, il faudrait vous pendre.

C'est à propos de Troplong que Viennet, indigné de passer pour lui avoir offert sa voix, écrivit : « Je ne sais si treize ou quatorze académiciens sont allés offrir leurs voix à un *personnage politique*, mais je sais parfaitement que je n'en étais pas, et que l'*Indépendance belge* a eu tort de me nommer. *Je n'offre ma voix à personne.* J'attends *qu'on me la demande*, et, quoi qu'on en dise, l'Académie vaut encore le prix qu'on la recherche. J'ajouterai, pour compléter mon désaveu, que depuis longtemps je ne donne ma voix qu'à des *hommes de lettres pur sang*, et je n'en nommerai pas d'autres tant qu'il plaira à Dieu de m'oublier sur mon fauteuil. » Dans une autre lettre fort curieuse mais de date plus ancienne, il confesse ce qu'il appelle une bizarrerie de son caractère, c'est qu'en en-

trant à l'Académie il s'est promis de ne jamais révéler ses votes, et qu'il ne s'est pas une seule fois écarté de cette ligne de conduite; il est constamment resté impénétrable aux sollicitations, aux reproches, aux remerciements, à tous les biais qu'on a pris pour le deviner.

A la présentation aux Tuileries, l'Empereur est charmant pour son ancien ministre; il lui rappelle le temps où ils ont combattu ensemble : « La discorde nous avait réunis, je regrette vivement que l'ordre nous ait séparés; » et, sans adresser la parole à MM. Villemain et Patin, il dit à M. Viennet : — J'ai beaucoup entendu parler de vos tragédies, cependant je ne les ai jamais vues à la scène, j'espère bien que mon règne ne finira pas avant que l'on en représente une.

— Ah! Sire, aurait répondu mélancoliquement ce pauvre M. Viennet, c'est ce que vous ne verrez jamais, régneriez-vous cent ans? Car tout-puissant que vous êtes, telle est la conspiration organisée contre moi dans tous les théâtres, que je défie Votre Majesté de vaincre ce mauvais vouloir des directeurs et des comédiens.

Je doute que M. Viennet se soit exprimé ainsi : — je n'y étais pas, mais c'est ce qui nous a été conservé par la tradition.

Enfin, tout ce bruit s'est apaisé et l'on pense à donner un successeur à M. de Salvandy qui vient de partir sans trop de tambours ni de trompettes. — M. de Tocqueville qui a l'air de ne voter que du bout des lèvres et semble toujours harassé de ses devoirs d'académicien, tout en ne perdant jamais de vue les choses de l'Institut, écrit à Ampère qu'il veut absolument être à Paris le jour où on donnera un successeur à de Salvandy. « Je n'ai présentement, dit-il, aucun empressement naturel à remplir mes devoirs électoraux, pas plus à l'Académie qu'ailleurs ; » il n'a reçu aucune lettre de candidat, n'a rien entendu dire des intrigues académiques, il est sans résolution arrêtée, mais il se sent très peu

disposé à nommer le dévot Carné trois jours après avoir reçu le saint Falloux.

Il y a je ne sais combien de candidats, de Laprade, Augier qui pour mieux lutter a jeté bas son costume de membre de la Commission de colportage, Liadières, Sandeau, de Carné, de Marcellus... toute la cohorte qui ne cesse de fatiguer le pont des Arts et d'être la cause des perpétuelles réparations que subit ce malheureux pont. Liadières est un vieux brave qui a vu souvent le feu de l'élection ; il a fait une comédie en vers, *la Tour de Babel*, et comme il l'a signée du pseudonyme d'*Anatole Bruant*, et que probablement c'est un chef-d'œuvre, l'opinion publique (?) l'a immédiatement attribuée au roi Louis-Philippe (??). Quel est l'académicien à qui pareille chance soit arrivée ? Et cependant on le laisse se morfondre à la porte en attendant que la mort vienne le relever de la faction un peu prolongée que l'Académie lui fait faire. Le comte de Marcellus est dans le même cas ; il sait pourtant le grec comme feu M^me^ Dacier, bien que les savants allemands l'appellent : *le novice philologue*, ou le *philologue dilettante*, ou l'*amateur bien intentionné*... ce qui n'a pas

peu contribué à lui rendre amère une existence toute dévouée aux lettres et qui laisse l'Académie indifférente.

Nourri des anciens, il avait toujours pensé que c'était pour lui que Virgile avait dit *Tu Marcellus eris*...; père putatif de la Vénus de Milo dite *la jolie manchote*, il crut un instant qu'en sa qualité de femme elle lui ouvrirait les portes de l'Académie. Les femmes ont le bras long, c'est certain, mais encore faut-il qu'elles en aient au moins un; et désabusé, revenu de bien des choses, le pauvre candidat mourut en murmurant mélancoliquement : — Je croyais que ma Vénus me donnerait un fauteuil... menteuse comme une femme ! En disant cela, M. de Marcellus ne visait pas à l'esprit, car c'est lui qui dit un jour à M. Michaud qui lui vantait l'esprit de la *Quotidienne* : « Je n'aime pas l'esprit, l'esprit a toujours quelque chose de satanique. »

Mais tous ces candidats disparaissent peu à peu, et la lutte est circonscrite entre Emile Augier et de Laprade; elle fut chaude, Augier eut 19 voix et de Laprade 18; le parti gouvernemental triomphe, et de Tocqueville écrit à son compère : — Nous avons été battus,

mais savez-vous comment?... « MM. Thiers et Rémusat ont voté pour Augier par mauvaise humeur contre le parti religieux qui avait mis la candidature de Laprade en avant, parti religieux représenté pourtant par Cousin et Montalembert ; Saint-Marc et de Sacy ont aussi voté contre nous. La cheville ouvrière de l'élection a été Mérimée : il y a mis, dit-on, une ardeur incroyable. »

Sainte-Beuve et Mérimée, qui ne s'attendaient pas à voir arriver de Tocqueville, rentré à Paris de la veille seulement, ne purent dissimuler un mouvement de mauvaise humeur et lui tournèrent presque le dos. « Je gênais ces Messieurs, dit de Tocqueville, c'est à partir de ce moment-là, que j'ai commencé à m'intéresser vivement au succès de l'élection. Jusque-là, je votais sans entraînement, car je ne croyais pas, comme on le disait, que de cette élection dépendît la majorité politique de l'Académie ; la passion des serviteurs du pouvoir m'a donné à moi-même un peu de passion. »

A la séance de réception du nouvel académicien, l'assemblée est, comme d'habitude, brillante et nombreuse, on aperçoit le maré-

chal Pélissier; quant au discours... la voix de l'orateur est bonne, jeune et forte... mais c'est tout, par lui-même ce morceau d'éloquence est peu intéressant; la partie consacrée à de Salvandy a l'air d'un *pensum* débité de mauvaise grâce. Pour le couplet final, il ne sort pas de la banalité et de la bêtise cruelle de ce genre d'article, M. Emile Augier parle *des peuplades féroces écloses au soleil de Juin comme une venimeuse fécondité de la boue...* si elles triomphaient, dit-il, l'aristocratie de l'intelligence servirait d'hécatombe à leur triomphe. Votre histoire, Messieurs, finirait et celle de l'humanité aurait à commencer. Ce qu'à Dieu ne plaise !

Le parti des ducs n'est pas plus content de l'ancien ami du duc d'Aumale que du nouvel ami du prince Napoléon, et il le lui fait dire par la plume de M. de Lourdoueix : « Il est difficile d'assembler dans un discours plus d'assertions erronées, plus de jugements faux sur les hommes et sur les choses, plus d'atteintes à la raison, à la société, à la justice et même à la morale... » et il le lui prouve en cinq colonnes, ce qui est peut-être un peu long.

Tout ceci n'empêche pas M. Lebrun qui a reçu Augier de lui dire que sa poésie rappelle — *toute distance gardée* — la manière du maître [Molière]. Ah ! il l'a dit : toute distance gardée; il a de plus constaté que M. Augier n'avait pas tenté de s'élever à la comédie de caractère ; M. Lebrun ne le lui reproche point, au contraire, mais lui fait remarquer qu'elle est encore plus difficile de nos jours. Il se résume ainsi : — Vous vous êtes dirigé vers ce but dans la mesure de vos forces et selon les aptitudes de votre talent.

Voilà pour Augier.

A cette occasion, la presse étrangère s'est demandée d'où venait la prédilection de l'Académie française pour les auteurs dramatiques ? C'est assez simple ; de nos jours, le théâtre a pris une place extraordinaire en raison même de l'abaissement des esprits, et l'Académie a fait comme tout le monde, elle est allée du côté du bruit et du succès. Au fond, et c'est la vérité, l'art dramatique, quand il n'est pas représenté par un Corneille ou un Molière, n'est plus qu'une des formes inférieures de la pensée, en même temps que le plus lucratif des métiers, ce qui lui donne, aujourd'hui surtout, une

influence incontestable sous laquelle l'Académie a succombé plus qu'on n'eût pu s'y attendre.

A cette époque, l'Académie fut agitée par deux questions importantes; je ne sais quel académicien s'avisa de proposer que dorénavant chaque immortel fût obligé de revêtir en toute occasion l'habit à palmes... mais une forte majorité protesta vivement au nom même des traditions : — les premiers académiciens n'avaient point de costume, dit-elle, continuons de faire comme eux, c'est déjà bien assez d'endosser le nôtre trois ou quatre fois par an. Cette motion n'eut pas d'autre suite ; mais l'on se reprit aux cheveux au sujet de quelques nouveaux bustes destinés à orner le palais : Royer-Collard et Ducis passèrent à peu près sans discussion, seulement il y eut une lutte terrible entre feu Lebrun-*Pindare* et feu Andrieux... Les uns reprochaient à ce dernier

d'avoir porté sur *Polyeucte* et sur *Nicomède* une main coupable, tandis que Lebrun-*Pindare* était convaincu par les autres d'avoir levé sur sa femme, sa vraie femme, une main brutale et non moins coupable; puis n'avait-il pas traité Marie-Antoinette de *femme horrible*, etc., après l'avoir louée jadis, etc., et tout cela pour finir impérialiste! La victoire resta à Andrieux qui alla prendre place dans la salle des Illustres, dite des *Manitous*, nom qui lui vient, assure-t-on, de ce qu'un jour Victor Hugo, ne sachant où mettre son chapeau, l'avait placé sur la tête de Racine, en disant : — Tiens, Manitou, au moins une fois, sois bon à quelque chose.

Tout cela est bien irrévérencieux.

Arrive M. de Laprade qui cette fois triomphe, non sans peine encore. Il y avait ce jour-là une agitation extrême à l'Académie, les Manitous étaient stupéfaits de toutes les allées et venues auxquelles ils assistaient; enfin, M. Guizot se glisse près de M. Lenormant et lui dit à l'oreille la bonne nouvelle. M. Lenormant dégringole sur le quai, se précipite à la portière d'une voiture qui stationne là depuis quelques heures... on entend le mot *nommé*

et la voix de M. de Laprade criant : — Cocher, au télégraphe !

Le grand jour, le jour de la réception... fête de l'esprit, solennité de l'intelligence... assemblée bril... bref ! les clichés d'usage. Il est heureux pour de Musset et de Laprade que les rôles n'aient pas été intervertis, car le récipiendaire a loué son prédécesseur comme il est permis de supposer que celui-ci ne l'eût pas fait dans le même cas ; de Musset avait le plus profond dédain pour la poésie de M. de Laprade : « Ça un poète ! vous trouvez ? » disait-il. Mais celui-ci a rempli son devoir jusqu'au bout et peut-être au delà ; un petit incident a marqué ce passage : « Cette religieuse mélancolie qui poussait René dans les solitudes du Nouveau-Monde et l'amant d'Elvire sur les lacs des Alpes... », tous les yeux se tournèrent du côté de M. de Lamartine qui, courbé, blanchi, cassé, était venu là — par extraordinaire — et sa prise de tabac dans le nez, s'apprêtait à se moucher dans un grand foulard à carreaux !...

Vitet, le fameux Vitet, l'homme des *États de Blois*, est moins aimable ; il reproche sévèrement à M. de Laprade l'exagération de son

système panthéiste : — faire parler les oiseaux, passe encore, dira-t-on ; mais les fleurs, les arbres, les rochers!... l'esprit des torrents, l'esprit des glaciers !

On rit, mais Ulbach qui est là ne rit pas, et il secoue vigoureusement l'orateur : — c'est de vous dont il faudrait rire ; « depuis quand la nature n'a-t-elle plus de voix puissantes? et parce qu'un académicien dont la prose a bouché les oreilles et assourdi le cœur, ne les entend pas, s'ensuit-il qu'elles ne se fassent pas entendre?... Vouloir des images mathématiquement justes et faire la preuve algébrique de ses sentiments, c'est bafouer ce qu'il y a de plus grand et de plus idéal dans l'art littéraire; c'est parler comme M. Prudhomme, aussi ai-je vu Jérôme Paturot applaudir. »

Vitet attrape cela en passant, et il eût mieux fait de s'en tenir à la plaisanterie de ce farceur qui, parodiant le vers de Laprade s'adressant au chêne :

Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères...

s'était écrié, se tournant vers une citrouille :

Pour ta rotondité je t'aime entre nos sœurs...

ce qui eût fait rire tout le monde et Louis Ulbach.

La présentation à l'Empereur qui a eu lieu à l'issue de la messe des Tuileries, n'a rien offert de remarquable ; Napoléon III a dit à de Laprade : — Je n'ai pas lu vos poèmes, Monsieur, parce que les affaires ne me laissent pas assez de temps pour me permettre de me délasser par des lectures littéraires, mais j'en ai entendu dire beaucoup de bien... ; — et la visite s'est terminée après quelques mots de politesse à MM. Vitet et Villemain.

Après de Laprade, voici Sandeau, ce qui n'est pas la même chose — littérairement parlant ; son discours est terne, blafard, bien qu'empreint de la servilité la plus éclatante ; il parle du roi de Rome : « Respect aux poètes qui alors se taisaient (*eh ! que n'en fais-tu autant ?*), mais ceux qui élevaient la voix

pouvaient le faire sans remords. Il n'y avait pas de honte pour les Muses à chanter le mariage du fils couronné de la Révolution française avec la fille des Césars. Les Muses ne s'humiliaient point en s'inclinant sur le berceau de l'enfant à qui la fortune promettait le sceptre du monde. » Dans le couplet à l'Empereur, le flûtiste a changé d'instrument, il sonne de la trompette : « Nos aigles franchissant les Alpes, une guerre chevaleresque, la France émue n'ayant plus qu'une âme et l'Empereur partant comme revient un triomphateur, au milieu d'un cri d'enthousiasme... »

Laissons Sandeau, il me semble ému plus que de raison. Je préfère la lettre amusante que Mérimée écrivait à Ampère qui venait de donner sa démission de membre de la Commission du Dictionnaire : — MM. Cousin et Villemain veulent que je te succède, je ne le puis ni ne le veux ; ils me disent bien agréablement, c'est vrai : « si nous vous voulons, ce n'est pas pour vos beaux yeux, c'est parce que vous nous empêchez d'en prendre un qui nous embêterait. » Puis il discute les scrupules d'Ampère et lui offre cette transaction : il le suppléera dans les conférences, « et je te

devrais payer quelque chose pour la satisfaction que j'aurai d'y faire endêver mes confrères ». Il termine par ces mots touchants : — J'espère que tu approuveras la combinaison sans laquelle je ne pourrais pas m'amuser, *moi*, le jeudi !

Cette fois, nous perdons M. de Tocqueville et nous gagnons Lacordaire. Permettez-moi de regretter le premier, il fut souvent notre guide et notre appui dans le rude voyage que nous avons entrepris à travers les potins académiques et il éclairait notre route pleine de ténèbres et de pièges de toute sorte... mais que son souvenir nous soutienne, et continuons.

Ce fut un gros événement que la réception du Père Lacordaire, quelque chose comme une représentation extraordinaire donnée par les premiers sujets de la troupe ; je puis bien dire cela : Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas appelée

« le bal des beaux esprits »? Toute l'Académie est là, à l'exception de M. de Lamartine, qu'une grave maladie de sa femme a retenu à Monceaux; M. de Vigny, toujours en grand uniforme dans les séances publiques où tous ses confrères, moins les membres du bureau, ont bien soin de n'apparaître qu'en habit et en redingote, se fait remarquer par l'affectation de ses poses. M. Guizot a sorti pour la circonstance toutes ses décorations, probablement pour faire honneur au pauvre prêtre; et quand M. de Montalembert a introduit le récipiendaire, revêtu de son froc, cela a été dans la salle un murmure d'admiration à peine contenu; on sentait les mains crispées de ne pouvoir applaudir, on eût dit l'entrée du ténor aimé.

La foule était grande; il y avait là l'Impératrice que M. Guizot, en sa qualité de Directeur, a reçue à son arrivée: puis le prince Napoléon, les princesses Clotilde et Mathilde, etc., les généraux Lamoricière et Changarnier — celui-ci un abonné; et que de gens à la porte! Jamais le désordre n'avait été plus grand à l'Académie... Les deux Pingard, père et fils, ne savent où donner de la tête!

Chaque membre de l'Institut a droit à deux places : cela a été calculé sur le nombre de places que contient la salle ; mais le Bureau donne à peu près 150 billets non numérotés qui arrivent de bonne heure et s'installent tranquillement, alors que les porteurs de billets numérotés font queue. Ce ne serait rien encore si, par une inégalité choquante, certains académiciens ne venaient offrir gracieusement leur bras aux dames de leur connaissance qui se trouvent à la queue de la queue. M. Pierre Lebrun, connu pour sa galanterie, est un des plus ardents à ce jeu ; et lorsque M. Thiers, enhardi par l'exemple, est venu prendre deux belles dames qui ne faisaient que d'arriver et les fit entrer avant tout le monde, ce n'a été qu'un cri d'indignation.

M^me^ la baronne Thénard, exaspérée, s'accroche au bras de François Ponsard et le somme de la faire jouir de la même inégalité. Malin comme un tragique, celui-ci se dirige vers une petite porte qu'il croit mal gardée... dieux justes ! Pingard fils est là, sévère et incorruptible : il refuse net le passage. Ponsard, profondément vexé, s'en va pour ne plus revenir. M. Thiers, pour d'autres raisons, et

prétextant un rendez-vous, se sauve à une vente de bronzes antiques où il dit à quelqu'un qui s'étonne de le voir là un jour comme celui-ci : « J'aime mieux les choses que les hommes du passé ! »

Enfin la parole est au récipiendaire, dont la voix jadis forte et vibrante, s'assourdit et s'éteint brusquement par instant. Son discours semble long ; l'orateur n'est pas à son aise ; ce qui le gêne, c'est évidemment de ne pouvoir placer son unique geste, ses bras tendus dans l'espace qui tenaient courbés ses auditeurs le sentant planer sur eux, presque hors de sa chaire de Notre-Dame. De Vigny ne cesse de se passer la main dans les cheveux, le geste de l'homme qui pense, et Sainte-Beuve ne pouvant en faire autant, mais qui a tenu son petit bonnet à la main tant que Lacordaire a parlé, le remet vite sur sa tête dès que M. Guizot prend la parole.

On connaît la puissante et admirable diction de M. Guizot, aussi le succès ne lui est pas marchandé. Le calviniste et le dominicain se font nombre de politesses, et l'apostrophe de M. Guizot est restée célèbre : « Il y a trois cents ans, si mes pareils de ce temps vous avaient

rencontré, ils vous auraient assailli avec colère comme un odieux persécuteur; et les vôtres, ardents à enflammer les vainqueurs contre les hérétiques, se seraient écriés : « Frappez, frappez toujours, Dieu saura bien reconnaître les siens! » Que les temps sont changés! nous sommes là, vous et moi, Monsieur, les témoignages vivants et les heureux témoins du sublime progrès qui s'est accompli parmi nous dans l'intelligence et le respect de la justice, de la conscience et du droit. » — Si M. Guizot l'appelle *Monsieur*, c'est parce que c'est le droit et l'usage de l'Académie de ne dire jamais que Monsieur à pareil jour au membre qu'elle reçoit.

On sait comment Lacordaire tuait en lui l'orgueil et la chair. Au retour de ses conférences, suite ininterrompue de triomphes, il se mettait à nu et se frappait de la discipline ; cela allait même, si j'en crois des gens bien informés, jusqu'à se faire placer en croix et à obliger un frère de le cingler de coups de cravache ; puis il s'agenouillait pour baiser les pieds du pauvre frère désespéré de l'avoir meurtri.

Je n'aime pas les exagérations; quoi qu'il en soit, j'espère qu'au retour de cette représentation théâtrale, le Père aura mis la cravache aux

mains du frère et se sera fait administrer une solide correction coupée par la lecture de certains passages de ses conférences, celui-ci par exemple : « Nous ne sommes pas des académiciens qui élaborent dans le silence du cabinet des découvertes utiles aux puissances de l'humanité et qui ensuite les portent fastueusement au milieu d'assemblées publiques où les battements de mains, les pensions et les honneurs, les dédommagent de leurs sueurs et de leurs veilles. »

Alors qu'êtes-vous venu faire là, mon Père ! où donc est la cravache ?

A la sortie, la foule au milieu de laquelle se trouvent des prêtres, s'écarte respectueusement devant M. Guizot; cela rappelle tous ces curés qui, lors de la réception de M. de Montalembert le grand catholique, s'étaient formés en haie à la sortie de M. Guizot et, chapeau bas, regardaient avec admiration passer au milieu d'eux le grand protestant.

Le lendemain, comme le père Lacordaire hésitait à se faire photographier et que l'artiste tentateur (ce diable de Pierre Petit, sans doute, qui préludait ainsi à sa *Photographie de l'Episcopat)*, insistait en lui disant que toutes les

célébrités du jour obéissaient à cet usage nouveau, et lui montrait, pour le décider, un superbe portrait de M. Thiers, son collègue à l'Académie : — Oh ! dit le dominicain en secouant la tête, cela ne m'étonne pas, M. Thiers est un homme spirituel qui peut se permettre ces choses-là.

Ce furent MM. Guizot et Villemain qui présentèrent le Père Lacordaire à l'Empereur; la fausse position de ces trois personnes ne laissait pas que d'avoir son charme. Napoléon III dit au dominicain : « Mon Père, il n'est pas défendu de choisir entre les œuvres d'un auteur celle qu'on préfère : je vous avouerai donc que j'estime particulièrement votre éloge du général Drouot. » Lacordaire, qui ne s'attendait pas à cette botte, répondit simplement qu'ayant vu en Drouot une des gloires les plus pures de l'Empire, il l'avait dit. — Il y a cinq ans, poursuivit l'Empereur, l'Impératrice a été fort pénétrée d'un sermon prononcé par vous à la cathédrale de Bordeaux.

Lacordaire s'inclina.

Puis l'Empereur dit à Guizot : « J'ai lu fort attentivement votre discours. Un morceau d'éloquence est toujours digne d'exciter l'in-

térêt, même quand cette éloquence nous est opposée... »

A quoi Guizot ne répondit rien, et ces trois messieurs se retirèrent.

Il est peut-être temps d'ouvrir ici une large parenthèse à l'ombre de laquelle nous nous reposerons un instant en disant quelques mots des distributions de prix qui ont lieu chaque année à l'Institut.

Autour de ces récompenses, gravite toute une armée de travailleurs, grimpeurs de mâts de cocagne, décrocheurs de timbales qui harcèlent sans cesse l'Institut et fondent sur les prix annuels des espérances de gloire et de pot-au-feu; car à côté des gros prix Montyon et Gobert, il y a une nombreuse série de prix moyens qui font la joie de toute une catégorie de gens de lettres. Il y a des prix de 3.000 fr., de 2.000 fr., des médailles de 1.500 fr., 1.000 fr.

600 fr. et des mentions honorables..... de rien du tout. Très souvent le prix n'est pas décerné, ce qui laisse la porte ouverte aux espérances, et après un an ou deux, l'Académie ne voyant toujours rien venir de bon, couronne le premier venu, ou prenant en considération les savants efforts, la persévérance de l'auteur du seul mémoire présenté, lui octroye une médaille rémunératrice de la valeur de moitié du prix.

Il y a le prix Lambert : *marque d'intérêt donné à un homme de lettres ou à sa veuve* (cela ressemble un peu à de la bienfaisance); nous rencontrons là quelques veuves, Mme veuve Geruzez, Mme veuve Souvestre, Mme veuve Delrieu, Mmes Colet, Blanchecotte et beaucoup d'hommes de lettres MM. Philoxène Boyer, Edouard d'Anglemont, Laluyé, Leconte de Lisle, Barrillot, Edouard Fournier, etc. — Le prix Maillé Latour-Landry : *secours à accorder chaque année à un jeune écrivain pauvre dont le talent remarquable paraîtra mériter d'être encouragé à persévérer dans la carrière littéraire;* ici je ne citerai que M. Leconte de Lisle; nommer les autres serait cruel et ferait voir combien cet argent était mal employé. Et

encore, le poète des *Poèmes antiques* avait alors trente-cinq ans, le pli était pris, il était bien inutile de l'encourager, nous aurions toujours eu le reste. — Le prix Halphen pour l'ouvrage que l'Académie jugera *à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique et le plus digne au point de vue moral*, lauréat : Edouard Fournier déjà nommé — je l'aurais parié ! et cela pour « l'ensemble de ses œuvres critiques ». C'est humiliant pour les autres, je ne cite plus.

J'ai dit tout à l'heure une armée, oui une véritable armée ! et quel brillant état-major ! Sous la bannière de la vaillante Louise Colet qui, de tous, décroche le plus souvent la timbale et le saucisson, s'avancent couronnés de lauriers et le gousset garni, MM. Léon Halévy, Leconte de Lisle, François Coppée, Edouard Fournier, Victor de Laprade, etc., les suivent à pas pressés Auguste Brizeux, Reine Garde, Louis Ratisbonne, etc. ; et j'aperçois dans la brume X. Marmier, Ed. Grenier, A. de Beauchesne, F. Mistral, Julien Dallière, de Mouy, de Belloy, Ed. Plouvier, etc., etc.

Je ne parle pas bien entendu d'une foule de professeurs honorables, dont les ouvrages

honorables recevaient là une récompense honorable; tout cela faisait peu de bruit en dehors de la vieille coupole de l'Institut, et cependant MM. de Montyon, Gobert, Lambert, Bordin, Halphen et autres philanthropes et fondateurs de prix devaient souvent — aux Champs Élyséens — faire la grimace en voyant avec quelle désinvolture MM. les Académiciens interprétaient leurs volontés, pervertissant, falsifiant, travestissant les clauses formelles du contrat qui les liait.

Prenons dans le tas trois exemples, MM. de Montyon, Gobert et Bordin : — M. de Montyon qui, si j'en crois Mme de Créqui, et rien ne s'y oppose, était un petit homme maigre, à la toilette peu soignée, de caractère pointu et ne rendant pas la vie très agréable aux personnes qui l'entouraient — c'est un des côtés fréquents de la philanthropie. Sans être avare, il était parcimonieux, ménager et bien qu'à la tête d'une brillante fortune, son seul luxe consistait à avoir son antichambre garnie de laquais poudrés et en grande tenue qu'il employait tout bonnement à copier les journaux du jour — besogne idiote, histoire de les empêcher de gagner leur argent à ne

rien faire. C'est peut-être de cet œuf que sont sortis les prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs! Bref, il est possible aussi que M. de Montyon ne fût qu'un homme porté naturellement à humilier ses semblables.....

Le baron Gobert était un *pauvre* jeune homme fort riche, plein d'excellentes intentions qui s'amusait et dépensait royalement une belle fortune — sans penser à l'Académie française; malheureusement il dépensait aussi sa santé et mourait au Caire à l'âge de vingt-six ans. Comme dans son testament il avait consacré 200.000 fr. à l'érection d'un monument à la mémoire de son père, comme il avait donné ses fermes de Bretagne à ses tenanciers à la seule condition qu'ils feraient apprendre à lire et à écrire à leurs enfants, comme il avait réservé le reste de sa fortune à constituer une rente sur laquelle l'Académie française et l'Académie des Inscriptions prélèveraient chacune par moitié un prix dans des conditions déterminées...., tout naturellement sa famille vit là l'œuvre d'un fou et attaqua le testament. L'Institut composa avec elle, ce qui était déjà un manque de dignité, et les legs furent réduits à la somme de 20.000 fr.

Quant à feu Bordin, c'était un notaire probablement sans famille et qui, dans un accès de folie vaniteuse, adopta la famille des gens de lettres; ce pouvait être en outre un honnête homme, je crois, — n'ayant jamais entendu dire qu'il fût mort au bagne comme beaucoup de ses confrères.

Eh bien! abstraction faite de tout le mal que ces trois honnêtes malfaiteurs ont pu causer aux lettres en confisquant la liberté, l'indépendance, le libre essor, l'espace sans borne, au profit de je ne sais quelles sottes convenances routinières de la pensée et de l'expression destinées à la création d'un type dont on ne devra jamais s'écarter, en arrêtant par leurs écus toute tentative d'individualité et en entravant, pour de longues années, l'avancement général de l'esprit humain, ces trois honnêtes malfaiteurs, dis-je, ont été très mal récompensés par l'Institut, et c'est bien fait.

On prononce chaque année l'éloge de M. de Montyon, c'est un bon exercice quoiqu'un peu monotone, mais il est plus intéressant de voir où vont ses prix? Si cet excellent M. de Montyon, qui était rageur, a suivi la chose de l'œil..., il a d'abord vu parmi les lauréats

M. Leconte de Lisle, qui appelle Jupiter ZEUS, Junon HÉRA, Vénus KIPRIS ou KITHÉRÉ... Je parierais que M. de Montyon ignore complètement ce qu'est TAAROA, l'*Être unique*,

L'œuf primitif que Pô, la grande nuit, couva;
Le monde est la coquille où vit Taaroa.

moi, cela m'est égal, mais M. de Montyon!... On pense combien cette poésie a dû réjouir ce brave fils du XVIIIe siècle; puis ç'a été un pêle-mêle, une confusion... Callemard de Lafayette, Ch. Deslys, de Laprade, Michel Masson, A. Lemoyne, Eugène Manuel, Pécontal, Theuriet, des meilleurs et des pires, jusqu'à Jules Lecomte. Et quel dut être son étonnement en voyant M. de Mézières empocher son argent tantôt avec *les Prédécesseurs*, *les contemporains et les successeurs de Shakespeare*, tantôt avec *Pétrarque;* mais cet étonnement légitime a dû tourner à la stupéfaction lorsque ce Parisien (car M. de Montyon n'était pas de Maillane) a entendu l'Académie française proclamer *Mireio* un des ouvrages les plus utiles aux mœurs!!! Tout cela au mépris des statuts de sa fondation, à elle Aca-

démie française chargée spécialement de purifier la langue des expressions grossières et impropres, en même temps que de la garantir des abus à venir — comme de l'invasion des patois, etc. A ce propos, M. Lalanne faisait remarquer avec esprit et justesse que l'Académie avait donné une médaille de 2.000 francs à l'auteur d'un poème écrit en provençal, c'est-à-dire dans un dialecte que MM. Thiers et Mignet étaient probablement les seuls de l'illustre compagnie à comprendre.

Quant à l'autre legs en faveur d'un Français pauvre qui aura commis dans l'année l'action la plus vertueuse, — legs qui est aussi du ressort de l'Académie française, — c'est certes bien la chose la plus ridicule du monde. Je m'étais amusé jadis à rechercher ce que devenaient ces fameux *prix Montyon*, et, chemin faisant, j'avais, de plus, récolté d'assez singulières histoires sur les moyens employés pour arriver au prix, toute une série de documents suffisamment instructifs et qui eussent édifié M. de Montyon sur l'utilité de sa fondation ; mais j'ai gardé le tout pour moi, estimant que dans une société organisée comme la nôtre, n'y

eût-il qu'une âme à croire à l'efficacité de ce moyen baroque, il ne fallait pas la décourager. Étrange semence! mais, après tout, sait-on sur quel sol inattendu vont fructifier les graines emportées par le vent.

Laissons-là M. de Montyon réfléchir à l'heureuse influence que peuvent avoir sur nos mœurs les *Prédécesseurs, contemporains et successeurs de Shakespeare* et à la façon dont finissent souvent les quelques Français vertueux pour qui l'Académie déploie ses plus belles périodes; passons à M. Bordin récompensant *tout ouvrage de haute littérature, quels qu'en soient l'esprit et la forme...* (ce qu'on a appelé depuis : le prix du parfait notaire). Ce brave homme n'a pas plus de chance que M. de Montyon et voit son prix passer à M. F. Béchard, auteur du *Droit municipal dans l'antiquité et au moyen âge* et cela contre les conclusions du rapporteur, M. Villemain, qui proposait de le donner à l'*Histoire de la littérature anglaise*, de M. Taine. Mais M. Cousin et les autres spiritualistes de l'Académie ne pardonnant pas à M. Taine sa doctrine philosophique, — bien que feu Bordin ait nettement dit : *ouvrage de*

*haute littérature quels qu'en soient l'esprit et la forme*, crurent équitable de passer outre.

Comme disait Philarète Chasles — un peu plus tard :

Toujours le nud, rien que le nud,
L'homme animal et biscornu!
C'est trop facile et trop connu,
Trop brutal et trop incongru.
Cher Taine, vous êtes trop cru,
Trop matériel et trop dru,
Trop athlétique et trop charnu.
Ah! Taine, pour être mieux vu
Montrez un peu moins votre cul.

Ajoutons que dans la pensée des fondateurs, tous ces prix sont *un*, ce qui n'empêche nullement l'Académie de les détailler suivant sa convenance; pour les prix de vertu, elle en fait de vraies lichettes.

Cependant, cela n'est rien auprès du *Cas du baron Gobert*. Celui-ci laisse deux superbes prix, l'un à l'Académie française et l'autre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; chacun de ces deux prix se divisera en deux parties inégales, la première composée des neuf dixièmes formera le prix et l'autre dixième servira d'accessit; — le prix de

l'Académie française sera donné au *morceau le plus éloquent d'histoire de France publié dans l'année précédente;* — le prix de l'Académie des Inscriptions récompensera *le travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France ou les études qui s'y rattachent.* Les auteurs couronnés jouiront du prix accordé jusqu'à ce qu'un autre travail supérieur au leur ait été publié.

Cela est assez clair.

J'aurais voulu, dit le baron dans son testament, rendre ma vie utile à mon pays... (sa santé ne le lui a pas permis) : « que ma mort du moins soit utile à ma patrie, et puissé-je faire avec mes biens ce que je n'ai pu faire avec mon esprit. » La reconnaissance de sa patrie s'est immédiatement manifestée dans ces lignes aimables de la *Biographie Michaud :* « Il est regrettable que le baron Gobert n'ait pas consulté quelques hommes d'expérience sur l'emploi le plus convenable des fonds dont il voulait gratifier les études historiques dans sa patrie. » Puis ce fut l'Académie des Inscriptions qui désira modifier l'application de la somme qui lui était destinée, et le Conseil d'État dut intervenir pour la forcer à exé-

cuter les volontés du fondateur; mais, têtue comme une académie qu'elle est, elle donne le prix Gobert à M. Huillard-Bréholles pour son ouvrage *Historia diplomatica Frederici Secundi*, et il faut le sans-façon et l'ingratitude de vieillards égoïstes pour travestir ainsi la pensée du baron Gobert et donner à une *Histoire diplomatique d'un Empereur d'Allemagne* ce qui était spécialement destiné à une *Histoire de France!* Pour cela, l'Académie avait dû préférer cette histoire d'Allemagne à la continuation de la *Gallia Christiana* de M. Haureau qui détenait le prix Gobert. Mais voici que l'année suivante (ô fantaisie! ô remords! ô comédie!) elle se reprend de tendresse pour la *Gallia Christiana* et la préfère cette fois à l'*Histoire de l'Empereur d'Allemagne* à laquelle elle l'avait sacrifiée l'année précédente.

De son côté, l'Académie française fait ce qu'elle peut pour entrer le moins possible dans les idées du fondateur qui certes n'avait pas dit que les deux Académies devaient se passer l'une à l'autre les 10.000 francs du prix; il est vrai aussi qu'il ne les avait pas exclues du concours par une clause expresse, mais il y avait là, ce me semble, des traditions de

convenance, de délicatesse que l'Académie aurait du avoir souci de conserver... pour les transmettre, au lieu de donner le prix à une *Histoire de Jeanne d'Arc* de M. Wallon, membre de l'Académie des Inscriptions. Que l'Académie ait immobilisé ce prix quinze ans de suite sur la tête d'Augustin Thierry, lui aussi membre de l'Académie des Inscriptions, rien à dire à cela, et le grand historien pauvre et aveugle a assez rendu de services à l'histoire de France pour en être récompensé d'une façon particulière; mais que l'Académie n'ait pas rencontré un livre supérieur à l'*Histoire de Jeanne d'Arc?*... Enfin, c'est son affaire, et strictement elle est encore dans son droit; il n'en est pas de même quand elle partage le prix également entre MM. Dargaud et Geruzez, ce qui lui est formellement interdit par les termes de la fondation Gobert. Une autre fois, décidée à faire tout le contraire de ce que désirait le donateur et ayant envie d'assurer le prix à M. de Courson pour *un cartulaire publié aux frais du Ministère de l'Instruction publique* dans la Collection des documents inédits, elle envoie à ses membres une lettre de convocation portant, *par une omis-*

*sion tout involontaire*, qu'il y aurait simplement discussion des titres du candidat. Or il y a eu vote, c'est donc purement un escamotage, qui, je le reconnais, a motivé d'assez vives réclamations.

Ce n'est pas fini. La veille de sa mort, ce malheureux baron Gobert écrivait à son médecin : « Je vous remercie, Monsieur, de ne point m'avoir quitté pendant ma longue maladie. Je vous prie de vous charger de me rendre les derniers devoirs. Point de cérémonies, mon esprit n'a jamais pu croire à un dieu; mais sur ma tombe, solidement maçonnée, il sera posé une large pierre sur laquelle on sculptera l'épitaphe suivante :

NAPOLÉON BARON GOBERT
*Français, mort à vingt-six ans.*

Comme on devait s'y attendre, les Pères de Terre Sainte refusèrent au mort quelques pieds de terre, et le consul de France dut recourir au Patriarche grec, qui, plus tolérant, voulut bien le recevoir dans le cimetière du couvent de Saint-Georges, au vieux Caire. J'emprunte ces derniers détails à une lettre

émue de M. Prisse d'Avennes en date du Caire le 15 avril 1859, lors d'une visite qu'il fit à la tombe du baron Gobert : « Le premier sentiment que j'ai éprouvé est celui que suggère la vue d'un tombeau en ruine et abandonné de tous sur un sol étranger. Le temps a disjoint les pierres et livré passage aux rats immondes, aux énormes lézards qui hantent cet asile de la mort ; la main de l'homme a brisé la dalle de marbre blanc sur laquelle est gravée l'épitaphe ; et ce tombeau délabré, croulant de toutes parts, n'indiquera plus bientôt où repose la dépouille d'un de nos compatriotes auquel tous les amis des lettres doivent respect et reconnaissance. » Quatre ou cinq cents francs suffiraient pour restaurer convenablement ce tombeau et l'orner d'une nouvelle dalle de marbre plus solide que l'ancienne. Mais qui fera cette dépense ? et M. Prisse s'étonne qu'à défaut de l'Institut, il ne se rencontre pas un des lauréats qui sur le prix de 10.000 francs prélève cette somme de 400 ou 500 francs pour restaurer le tombeau de l'homme à qui il doit de *studieux et doux loisirs*.

Or, en 1859, il y avait déjà vingt-six ans que le baron habitait le petit cimetière du

couvent de Saint-Georges ; la lettre de M. Prisse a été publiée dans plusieurs journaux, a-t-elle eu quelque résultat pratique ? Quelqu'un a-t-il lâché les 500 francs ? je le voudrais pour l'honneur de l'Institut — et des gens qui en vivent ; je ne sais, mais, dans tous les cas, il ne s'est rencontré aucun poète (de ces âmes qui vibrent à toutes les indignations) pour flageller cette indifférence, cette ingratitude monstrueuse... et c'eût été vraiment le cas de faire œuvre utile aux mœurs et de mériter à juste titre, cette fois, une médaille de 2.000 francs au moins.

Peut-être n'ont-ils pas osé ? Parler à Guizot, à Cousin et autres d'un particulier qui n'avait pas craint d'écrire : « Mon esprit n'a jamais pu croire à un dieu », c'est ne pas vouloir la médaille — et alors à quoi bon faire une pièce de vers, si l'on ne peut la lire dans les salons, ni la présenter à un concours ?

. . . . . .

*P.-S.* — Mais non, la lettre de M. Prisse réveilla les deux Académies et ce que la reconnaissance n'avait pu faire, la peur du scandale le fit... sans tambour, ni trompette, modestement, trop modestement même. La tombe est

toujours dans un des coins du petit cimetière du couvent de Saint-Georges, près d'un vieux mur et perdue au milieu de quelques tombes plus simples encore; la nouvelle table de marbre qui la recouvre et qu'elle doit à la munificence des deux Académies réunies n'a pas plus de 3 centimètres d'épaisseur et paraît s'effriter à une cassure de l'angle inférieur de droite... Mon vieil ami l'avocat Charles Vidal, que j'avais prié de visiter cette tombe et qui ne l'a pas découverte sans peine, vient de m'en envoyer le croquis très exact...; il est évident que les deux Académies réunies n'ont pas dépassé dans cette restauration la somme de 400 à 500 francs prévue par M. Prisse...

Ce n'est peut-être pas beaucoup... mais enfin, puisque le cœur y est...

Là, est-ce assez complet, et le *Cas du baron Gobert* ne méritait-il pas d'être signalé.

Mais fermons notre parenthèse et reprenons nos élections académiques.

Nous sommes arrivés à M. de Broglie... — Encore? ah! dame, c'est de famille; un irrespectueux a même dit qu'il y a des académiciens de naissance comme il y a des aveugles-nés. Il triomphe sans grand combat, vingt-deux voix sur vingt-neuf, et une grande dame a dit: — On peut être surpris de voir aujourd'hui le prince de Broglie à l'Académie; dans trois ans, tout le monde serait étonné qu'il n'y fût pas. Mais enfin, il y est, et il a même pour sa réception une très belle salle comme vous le pensez bien; toutes personnes de distinction, M^me^ de Budberg, ambassadrice de Russie, et M. de Goltz, ambassadeur de Prusse, le général Fleury et naturellement le général Changarnier, etc. Saint-Marc Girardin recevait le nouvel élu, et de Sacy présidait à la fête, — c'est M. de Lamennais qui a payé les violons! Somme toute, rien de bien intéressant.

Entre temps, Sainte-Beuve a publié un grand article sur les prochaines élections de l'Académie, article qui est un événement littéraire et toute la joie du moment, car il y a mis de la bonne humeur, de la gaieté, du bon sens,

un peu de sagesse et beaucoup d'ironie : « Être menacé de ne plus sortir d'une même nuance et bientôt *d'une même famille*, s'écrie-t-il ironiquement, être destiné, si l'on vit encore vingt ans, à voir se vérifier ce mot de M. Dupin : Dans vingt ans, vous aurez encore à l'Académie un discours doctrinaire! et cela quand tout change et marche autour de nous; — je n'y tiens plus et *je ne suis pas le seul*, plus d'un de mes confrères est comme moi, *c'est étouffant à la longue! c'est suffocant*. Ce qui est certain, c'est que l'Académie est en voie, plus que jamais, de ne procéder dans ses choix, ni comme une compagnie, ni comme une assemblée délibérante, mais comme un conclave, c'est-à-dire avec des tours de main et des dessous de cartes perpétuels, et elle n'a pas, comme le conclave, l'inspiration assurée du Saint-Esprit. Et voilà pourquoi j'ai dit à tout le monde bien des choses que j'aurais mieux aimé pouvoir développer à l'intérieur devant quelques-uns; j'ai fait mon rapport au public... » Puis il engage Léon Gozlan, Alexandre Dumas, Jules Favre, à se présenter; il dit, à titre de ballon d'essai, que Baudelaire est un gentil garçon, fin de langage et tout à fait clas-

sique de formes, etc. Bref, son article a réveillé l'attention sur l'Académie et a fait naître de nombreuses dissertations sur le même sujet; Nefftzer et Edmond Texier se sont expliqués là-dessus avec quelque entrain, et ledit Baudelaire lui-même y a consacré cent cinquante lignes intéressantes... pour ceux qui, plus tard, s'amuseront peut-être à chercher la prétendue énigme de Baudelaire.

Il eût été vraiment curieux d'assister à la séance du jeudi qui suivit la publication du petit manifeste de Sainte-Beuve. Saint-Marc Girardin qui ne l'aime pas (et Sainte-Beuve le lui rend bien : Saint-Marc, dit-il, est une de mes antipathies; il a dans la voix des notes fausses que je retrouve jusque dans son esprit), demande s'il est permis à un académicien de s'exprimer avec une telle liberté sur le compte de la Compagnie!... La Compagnie secoue la tête, puis passe à un sujet de conversation plus divertissant.

L'ÉLECTION suivante est orageuse, on ne compte plus les candidats; par la porte entrebâillée, on aperçoit, pâle et défait, Philarète Chasles qui, découragé, s'écrie : — Que voulez-vous? je ne suis pas dans le courant...; comme bibliothécaire à la Mazarine, j'ai ici un logement, mais comme homme de lettres, je n'y aurai jamais un fauteuil.

Voici Janin, il a de la méfiance; il a écrit à son ami Dufour (un nom de mauvais présage): « Je crains bien que sage et prudent comme je le suis, on ne m'ait entraîné en quelque tarte narbonnaise. Ils m'ont tant hurlé, crié, prêché l'Académie! Eh bien! voici déjà vingt visites que j'ai faites. Ah! quelle honte! A quelle extrémité peut-on réduire un honnête homme! On arrive et on récite en fausset, j'ai nom Éliacin. — On s'explique, on se démontre soi-même et l'on sort de céans la rougeur au front! On me promet quelques voix... — J'en aurai huit et tout sera dit : n i, ni, c'est fini! Hélas, je jure bien que je ne recommencerai pas. Quelle vie! Enfin, je suis tout troublé. »

Voilà comment ce gros homme s'amusait en 1863!... Voyez-vous ça, on lui a tant crié l'A-

cadémie... Eh bien, et cet acte d'association avec Philarète Chasles en 1844!!! Puis... il ne recommencera pas... c'est ce que nous allons voir.

Il ne parle point de sa visite à Villemain qui l'aurait reçu froidement et à qui il aurait dit en riant : — Vous êtes un ingrat, car j'ai consacré votre phrase et je l'ai même perfectionnée.

M. Villemain aurait fait un bond.

Mais... c'est bien invraisemblable; Janin est trop troublé comme il dit, et plus le moment approche, plus il tremble. Il écrit au prince Galitzin que son âme est triste, qu'il a bien peur d'être le propre artisan de sa déconsidération à lui-même, qu'il se sent prêt à mourir de honte à la pensée de certains refus qui lui perceraient le cœur, et le voilà qui parle latin — il est grand temps! Il n'a pas suivi les conseils de son poète; aujourd'hui, par une démarche insensée, il est tombé dans les abîmes, « *de profundis*, je vous écris », et le voilà reparti dans les mêmes doléances que plus haut; il paraît qu'une partie de l'Académie veut absolument qu'il se présente... « J'ai résisté, je me suis débattu, j'ai prié, supplié!...

puis, tout d'un coup, j'ai posé ma candidature et j'ai fait des visites. »

S'il ne s'est pas amusé, il est toujours bien amusant; il a vu les ducs, il a vu aussi quelques professeurs; « on se demande en sortant de là, dit-il, si l'on est bien le même homme que l'on était chez soi, tout à l'heure, en son logis, au milieu de ses livres, de ses amis, de son cher entourage, écouté, applaudi, prié et ne refusant personne! »

*Ne refusant personne* est une perle! Bref, il ne songe plus qu'à se tirer de là avec le moins de honte possible, et jure ses grands dieux que, quoi qu'il arrive, on ne l'y reprendra plus. Une chose l'a profondément étonné, c'est que son humble courage de 1848, sa fidélité à toutes les libertés que nous pleurons, ses quarante ans de travail, etc., ne lui sont comptés pour rien par la majorité, et que M. Saint-Marc Girardin, un ancien camarade, un collaborateur de trente-cinq ans, M. Guizot, M. de Rémusat, toutes personnes qui l'ont engagé à se présenter, voteront contre lui..., et s'il raconte tout cela, c'est dans un but intéressé, c'est pour arriver à prier le prince Galitzin d'être son avocat « près de

l'homme admirable qui vous écrit. Il est vôtre, il est juste. Il comprendra ma peine. Il amortira ma chute! A lui et à vous, je serai éternellement reconnaissant.» Quel est le nom de cet homme-matelas, vous ne le devineriez pas, c'est M. de Falloux!

Puis, voici un autre candidat; Théophile Gautier, que vient-il faire là? Pourquoi n'écoute-t-il pas Reyer qui lui dit : — Tu as bien tort de vouloir être de l'Académie, à quoi te servirait-il de devenir le collègue de M. Viennet, de M. Empis... J'aimerais mieux, à ta place, continuer d'être celui d'Alexandre Dumas, de G. Sand et de Balzac.

C'est ma foi vrai, répond Gautier un peu vite... puis réfléchissant : — mais c'est que je suis aussi le tien.

Là-dessus, il fait trois visites sur trente-huit qu'il a à faire, va voir Victor Hugo, de Vigny et Sainte-Beuve... et comme il n'eut qu'une voix, chacun de ses trois amis prétendit la lui avoir donnée.

Continuons notre revue des candidats : Cuvillier-Fleury, Littré, candidats sérieux; — l'archevêque Darboy qui, paraît-il, a des droits à l'Académie d'après les traditions, les précé-

dents; — Autran, dont on s'était servi un jour pour faire pièce à quelqu'un qui déplaisait, qu'on a remisé depuis, et pour qui on cherche une transaction afin de le tirer de cette situation gênante. Doucet, Feuillet, Gozlan, Léon Halévy, Géruzez et son *Histoire de la littérature française* tellement réduite qu'elle rappelait à Janin l'ouverture de *Don Juan* de Mozart arrangée pour deux flûtes; — Jules Lacroix, Belmontet à qui Sainte-Beuve vient d'écrire : « Vous n'êtes pas seulement de la religion Napoléonienne (ce en quoi vous nous surpassez tous, sans contredit et par la date et par la constance), mais vous êtes de la religion lyrique et l'un des fidèles, voilà un titre! » Enfin Poujoulat et Mazère qui se souvient encore de sa visite à Cousin : — Votre nom, Monsieur? — Je suis M. Mazère — Qu'est-ce que vous avez fait? — J'ai fait *la Mère et la Fille!* Ici M. Cousin le toise d'un air soupçonneux et murmure : *la Mère et la Fille!...* mais il me semble que nous avons déjà nommé quelqu'un pour cela.

Le bataillon des candidatures bizarres s'est enrichi d'une brillante recrue, Baudelaire s'est mis en tête de devenir académicien; les uns

croient à une gageure, les autres à une mystification. — Du tout, s'écrie Asselineau, Baudelaire poursuit la cassation du jugement qui a mutilé son livre.

Le croyez-vous ?

Dans tous les cas, la chose fait du bruit et la presse s'en amuse : « Il n'eut jamais, continue l'ami Asselineau, l'idée que de moins délicats lui ont prêtée d'écrire le récit de son expédition en livrant publiquement à la risée des hommes qu'il avait été solliciter. » Je ne dis pas non, mais il racontait partout ses visites aux académiciens, les petits journaux les arrangèrent et les dérangèrent à leur convenance ; dans ces croquis, si Baudelaire y est pour un peu, Malassis y est pour beaucoup, et c'est de lui ce petit passage :

— M. Villemain *avec insistance :* Je n'ai jamais eu d'originalité, moi, Monsieur

— Baudelaire *avec insinuation :* Monsieur, qu'en savez-vous?

Mais l'oncle Beuve, comme disait Baudelaire, venait de lui écrire : « Je vous ai dit raisonnablement qu'il n'y avait rien à faire, selon moi; votre candidature n'a pas été mal prise par le public... (*le public a ri, voilà la*

*vérité*). L'Académie a été plus surprise que choquée... (*Est-ce que la préoccupation la plus constante de Baudelaire n'était pas de chercher à étonner... jusqu'à l'irritation, Asselineau en convient lui-même*), ne la choquez pas en revenant à la charge au sujet d'un homme aussi considérable que Lacordaire. Vous êtes un homme de mesure et vous devez sentir cela. »

Sur cet avis, Baudelaire, qui est enchanté du bruit causé par sa candidature et dont tous les amis ont fait campagne à ce sujet, se retire tranquillement — espérant bien encore provoquer par là quelque reste d'étonnement. Sainte-Beuve, touché, le félicite : « Votre désistement n'a pas déplu, mais quand on a lu votre dernière phrase de remerciement, conçue en des termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : *très bien!* Ainsi vous avez laissé une bonne impression. N'est-ce donc rien? »

Ne croyez pas que nous ayons fini avec les candidats, ne reste-t-il pas l'infortuné de Carné qui cependant va bientôt voir se terminer son cruel martyre, et plus loin dans la nuit j'aperçois deux ombres quelque peu falotes : Drouin de Palaiseau et Tapon-Fougas!... Drouin qui

brigue la succession de M. Scribe et paraît si certain du résultat qu'il a fait imprimer d'avance *le discours qui décernera un pieux hommage à la mémoire de M. Scribe le jour de la réception de son successeur à l'Académie française.* « La copie de ce discours, dont les premières et dernières pensées sont reproduites, a été adressée à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, avec prière d'en donner lecture à ces Messieurs ses collègues et de le rappeler à leur bienveillante attention, avant le jour de leur convocation pour l'élection du littérateur appelé à succéder à M. Scribe. » Ainsi parle Drouin de Palaiseau qui du reste ne cache pas à ses futurs collègues qu'il espère surtout « que le titre d'académicien fera cesser l'impossibilité qu'il a éprouvée jusqu'à présent de se faire entendre à l'instruction publique et aux deux théâtres français ».

Voilà pour Drouin de Palaiseau, et voici pour Tapon-Fougas dont le cas n'est pas moins intéressant, mais dont la liste des titres seuls de ses œuvres : quatre drames réformateurs, sept drames littéraires, six drames historiques sans parler de nombreux ouvrages en prose

et en vers, occuperait deux bonnes pages. Ce Tapon-Fougas est, paraît-il, poursuivi par une meute de journalistes acharnés à sa perte; il s'adresse à l'Académie française et au public lettré et indépendant, mais plus directement à celle-là qu'à celui-ci, car il désirerait se réfugier quelque part, surtout à l'Académie à laquelle il présente poétiquement sa demande :

Puisque à l'Académie on fait un nouveau choix.
Faites taire leur gueule en me donnant vos voix.
Je ne les aurai pas volées.

*P.-S.* — Je ne parlerai pas de M. Gagne, candidat *surnaturel*, *universel*, et *perpétuel* à la députation et à l'Académie française, etc.; celui-là n'est vraiment pas raisonnable.

Vous pensez si cette fois la lutte a été chaude bien que nombre de candidats aient

vite disparu — comme on le chante dans l'*Enfant Prodigue* sans laisser de traces aux sables mouvants..., il y a eu treize tours de scrutin dont les héros ont été MM. Doucet, Autran et Cuvillier-Fleury, puis Autran et Doucet pour lesquels on venait de voter avec acharnement sont abandonnés brusquement et on adopte Octave Feuillet comme candidat... et Feuillet l'emporte.

Sainte-Beuve, qui est en train de philosopher au *Constitutionnel*, s'écrie : « Vivre et mourir comme un homme du devoir et de la patrie, cela ne vaudrait-il pas mieux que de se livrer comme de nouveaux byzantins à des luttes académiques acharnées, à des douzième et treizième tours de scrutin sans résultat qui obligent à la nuit tombante les deux armées à coucher en quelque sorte épuisées sur le champ de bataille; un glorieux champ de bataille en effet. » Et il exécute un petit retour sur lui-même, regrette que dans ces guerres sans danger, on ne se laisse entraîner à dépenser plus d'ardeur qu'il ne faut, à être injuste en se piquant de trop de justice, sur de minces sujets, à offenser quand on ne voudrait que se défendre, à laisser échapper des

traits d'une vivacité disproportionnée et qu'ensuite on regrette contre tel de ses confrères distingués dont on a toujours goûté infiniment l'esprit et dont la raillerie elle-même est agréable...

Ce disant, il ne pense certainement pas à MM. Saint-Marc Girardin et Cuvillier-Fleury, mais c'est dans un semblable accès de repentir qu'il pardonna à Nisard de l'avoir comparé, lui Sainte-Beuve, à Perse, de lui avoir contesté son talent poétique, tout en regrettant à son tour d'avoir établi un parallèle entre Nisard et le critique *Papirius Enisus* et s'être agréablement moqué de lui. Et les deux collègues de tomber dans les bras l'un de l'autre, Sainte-Beuve en parlant des grandes ressources de vues et d'aperçus de Nisard, de son habileté de style, de la forme originale de sa critique, et Nisard en assurant que lorsqu'il lit Sainte-Beuve, il pense à Plutarque et le retrouve même.

Si je me rappelais seulement comment se dit *farceurs* en latin, je n'hésiterais pas...

Mais pendant que nous causons, arrive la réception de M. Octave Feuillet; la partie féminine de l'auditoire est aussi nombreuse

que jolie, car s'il a la mère pour lui, il a aussi la fille; c'est peut-être là, au moment où le récipiendaire entrait, que M. Patin, qui a la vue basse, s'est retiré devant lui, en disant gravement : — Pardon, Madame!

L'Impératrice, les princesses Clotilde et Mathilde assistent à la petite fête et applaudissent... Il y a du reste dans le discours un petit air de flûte pour MADAME : « cette grâce souveraine unie à la souveraine charité » et un air de trombone pour MONSIEUR : « la loi sociale raffermie et la vie nationale florissante sur les abîmes fermés »; — le tout sans couleur et sans passion, récité comme une leçon par un écolier troublé.

M. Vitet, au contraire a vraiment charmé et a été le lion du jour.

ELECTION de M. Carné; cette fois l'auteur des *Etudes sur l'histoire du gouver-*

*nement représentatif en France*, l'emporte, et sur qui... sur Littré. Toutes les mauvaises passions de l'Académie étaient en jeu; M. Guizot, mais surtout M. Villemain qui avait dit : « Ah! si vous voulez un écrivain, eh bien! je n'en connais pas un qui ait de pareils titres, » avaient fortement travaillé à l'élection de M. Carné. L'Académie était sans dessus dessous, il y en avait qui pensaient peut-être à Drouin de Palaiseau et d'autres à Tapon Fougas, mais personne ne songeait à de Carné, lorsque quelques jours avant la lutte, Dupanloup lança son fameux brûlot : *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours*, violente diatribe contre M. Littré et qui impressionna profondément l'Académie. Au premier tour de scrutin, de Carné obtint dix-huit voix et Littré douze, il y avait cinq billets blancs; au deuxième tour, de Carné n'eut plus que seize voix et Littré treize, et toujours les cinq billets blancs; enfin au troisième tour Littré avait dix-huit voix et de Carné dix-neuf.

La réception de M. de Carné eut quelque rapport avec une cérémonie funèbre; on

n'osait ni se moucher, ni tousser; on écoutait le cœur serré le malheureux récipiendaire qui, modeste comme on ne l'est pas, pense dans son humilité que l'Académie l'a reçu seulement pour « sa persévérance dans les mêmes travaux et surtout pour sa fidélité aux mêmes principes », et peut-être aussi pour son style dont il donne de curieux échantillons en parlant de M. Biot : « le bruit du canon de la Bastille contrastait trop avec le silence d'un comptoir pour n'y pas susciter de fréquentes distractions, etc... ».

Heureusement que M. Viennet est là, plus alerte que jamais; il lui dit d'abord que l'Académie n'est pas réduite encore à la triste nécessité de faire de la persévérance un titre académique, et ensuite de se méfier qu'on ne le prenne au mot avec sa fausse modestie. Il lui reproche son enthousiasme pour les croisades et surtout pour la Ligue : « Vous voyez dans la Ligue, lui dit-il, un élan vers la liberté, la protestation d'un peuple opprimé contre l'absolutisme. J'ai beau regarder... la liberté n'a que faire et la vraie religion ne peut avouer de pareils crimes. » Je ne sais pas ce que pense M. de Carné, mais tout le monde est d'accord

sur ce point, c'est que M. Viennet s'est taillé un fort joli succès — dans la veste à palmes du récipiendaire.

M. Thiers aussi a eu son petit triomphe, écho du succès de son discours sur les libertés nécessaires, une double salve d'applaudissements a salué son entrée, pendant que Janin, qui vient d'échouer contre Dufaure, se venge sur de Carné, en disant à son voisin : — Ils l'ont préféré à Littré, l'auteur du dictionnaire dans lequel les académiciens de l'avenir viendront cependant apprendre le français.

Pour l'élection de Dufaure, au premier tour de scrutin, sur trentre-quatre votants, il y eut dix bulletins blancs ; MM. Thiers et Guizot ont voté pour lui ; on disait que certains académiciens s'étaient mis en tête un instant de vouloir empêcher tout résultat définitif afin de permettre à un troisième candidat — celui-là irrésistible — de faire son entrée sa *Vie de César* sous le bras. Cette idée quelque peu saugrenue n'eut pas de succès, et ce fut le peu sympathique Dufaure qui entra dans la compagnie. On remarque que MM. Berryer, Montalembert, de Broglie, de Falloux, de Noailles et Dufaure sont les seuls académiciens qui ne sont

pas décorés, et Prévost-Paradol constate qu'il y a entre la Légion d'honneur et l'Académie cette ressemblance qu'il doit être bien plus agréable d'entendre le public s'étonner que vous n'en fassiez point partie, que de l'entendre se demander comment vous pouvez en être.

Rien de mortellement ennuyeux comme la réception de cet avocat habile, rien de long, de diffus, d'aussi péniblement écrit et débité d'aussi mauvaise grâce que l'éloge du duc Pasquier ; Patin n'a pas été meilleur et l'on est sorti de là tout contristé.

Ce même jour, je bouquinais avec Constant Thérion — l'Elysée Méraut des *Rois en exil* de Daudet — et nous étions arrivés en face de l'Institut au moment de la sortie des Immortels, il y avait à la porte quelques badauds arrêtés. Thérion, qui était bruyant, ne tenait pas en place, il me criait : — Venez donc voir le petit père Patin..., ah ! voilà Villemain... sont-ils assez grotesques... On entourait Thérion qui indiquait au public, en deux traits méchants, les principales têtes de la cérémonie du jour. Je vis M. Dufaure, sa forte mâchoire, sa tête carrée, le nez avec lequel il parlait... tout cela n'était pas très réjouissant.

Il n'eut pas une bonne presse pour sa réception..., et le lendemain de sa mort, ce fut encore la même chose, dite d'une façon plus moderne ; je me souviens d'un article intitulé la *Fin d'un crocodile* qui débutait ainsi : « La poche au fiel du vieux Dufaure vient enfin de crever... »

Maintenant ne croyez pas que nous ayons perdu Janin pour toujours ; il avait dit : — l'honneur sauvé, je ne me présente plus, je le jure... serment d'amoureux ! heureusement pour nous, car le voici plus amusant que jamais. Il continue d'écrire au prince Galitzin ; il a reçu une lettre de M. de Montalembert qui le congratule chaudement, n'a rien oublié de sa courageuse conduite en 1848, etc., etc., mais qui finit tranquillement en lui disant : « Vous comprendrez, j'en suis sûr, que mes amis et moi nous ne pouvons aban-

donner aujourd'hui la candidature de M. Autran, que nous avions mise en avant il y a deux ans »... et le voilà, lui, le premier venu à cette immense tâche et *le plus méritant*, le voilà renvoyé à la mort de M. Dupin !... pour emprunter la consolation que lui donne M. Thiers. Il est atterré des conclusions de M. de Montalembert, et il reprend son antienne : — Soyez donc fidèle, honnête et laborieux pendant quarante ans ! Lui, devenu un suspect ! et il envoie au prince un feuilleton *retrouvé par grand hasard* qu'il a fait lire à M. de Montalembert ; il ajoute habilement : « C'était justement sous le ministère de M. de Falloux, et voyez comme ce suspect parlait du souverain pontife à la face de Ledru-Rollin. » Si M. de Montalembert eût été juste, avant de se décider entre Autran et lui, il eût demandé au poète quelle preuve d'énergie et d'indignation il avait donnée aux heures difficiles :

Vous chantiez ! j'en suis fort aise,
Eh bien ! dansez maintenant.

Pardonnez-moi, s'écrie-t-il, je m'emporte, hélas !... et ces messieurs me disent : attendez

encore, un jour viendra... recommencez. « Juste ciel ! recommencer ! rentrer dans ce dédale abominable ! Il faut que la route ait été bien facile à ces messieurs pour qu'ils me donnent un pareil conseil. » Cependant, il se rassure ; M. Guizot, qui d'abord ne voulait pas de lui, s'est ému à son aspect, MM. de Barante et de Ségur lui ont écrit les choses les plus aimables et « si votre illustre et admirable ami qui m'a vu d'un coup d'œil, me protège en effet... je suis content quoi qu'il arrive, et ma défaite égalera bien des victoires ! »

Enfin, *hora est !* voici l'heure ! écrit-il à son ami Ponsard : « On se toise, on se compte. Autran d'ici ! J. J. de là ! Doucet au milieu ! je n'y comprends rien. Tel qui m'avait apporté sa voix (M. Thiers et M. Feuillet) m'a dit *raca et vade retro*, *Satanas !* Tel autre, un ennemi de tous les temps (M. Mérimée et M. de Carné) vote pour moi. M. Guizot m'adopte énergiquement ; MM. de Broglie arrivent à nous *pede libero*, MM. Pongerville et Patin *pede claudo*, c'est-à-dire au second tour. Bref, quatorze Autran, treize J. J., le reste à Camille Doucet qui s'est retiré un instant.

Qu'un seul me manque et me voilà Gros-Jean comme devant jusqu'à la fin de mes jours. »

Il espère encore que, par pitié, on va peut-être mettre un terme à ce jeu de coups d'épingle dont il est le *patito* depuis dix mois... il a cependant pour lui une belle dame, Mme de Rothschild qui est son *avocate* auprès des plus féroces. Il est grand temps d'en finir, voilà ce qu'il a répondu à M. Thiers qui lui proposait un compromis par lequel « moi lui donnant de *quoi que j'ai* et lui me donnant de *quoi qu'il a*, nous passerions M. Autran et moi le même jour », et reprenant un peu de fierté, il s'écrie : — Rompons tout pacte avec les poètes manqués ! les vrais poètes me resteront !

Hélas ! tous les trois, Jules Janin, Autran et Doucet sont ballottés sans résultat et l'Académie agacée renvoie la cause à l'année prochaine.

Janin ne se sent pas blessé, mais il écrit à M. Prisse, qu'il est stupéfait ; une chose l'agace visiblement, c'est que M. de Falloux (il le soignait cependant dans ses lettres au prince Galitzin) dont il avait reçu une visite très aimable, qui lui témoignait tant de reconnais-

sance et *presque d'admiration*, soit précisément un de ceux qui lui ferment l'Académie ! Puis, il remercie Camille Doucet des démarches que celui-ci a faites auprès de certains confrères, il les a apprises par MM. Guizot et Saint-Marc Girardin : « Voilà, dit-il, de ces preuves qu'une âme honnête ne saurait oublier. »

Nous sommes en 1867, et la situation de Janin s'embrouille une fois de plus, ce n'est pas encore cette année-là qu'il mangera des figues de Tusculum ; c'est toujours lui qui raconte : Autran qui avait eu l'an passé tout ce qu'il pouvait avoir, a perdu quelques voix dans la bagarre ; alors MM. Thiers et Guizot se sont entendus sur leurs protégés respectifs, « M. Guizot qui me protège, au fond ne tient guère à moi ; M. Thiers qui a voté contre moi... je lui suis très sympathique » et ils ont arrêté ceci, que Guizot voterait pour Autran (fauteuil de Vigny) et Thiers pour Janin (fauteuil Ampère).

Bon, tout va bien ; mais surgit M. Cuvillier-Fleury qui naturellement lui enlève M. Guizot. Il s'incline ; puis arrive une nouvelle débâcle..., il a cependant vu ce *charmant et*

*admirable* Berryer qui l'a reçu comme un des siens et sur le conseil de MM. de Sacy et de Saint-Marc Girardin qui lui restent, il a écrit à M. Villemain qu'il se présentait entre les deux fauteuils. Il ajoute en soupirant : « Je n'aurai ni l'un ni l'autre ; et, ma foi, ce sera bien fait ! qu'allais-tu chercher dans cette galère, animal ! Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes ! Au néant, à l'impossible ! à l'absurde ! à l'hébétement ! nommez Bonaparte et que ce soit fini. — Je vous salue, et vous prie en grâce de me pardonner ce que je vous écris là — votre attristé, exécuté, ahuri... » Et quoique ce soit au prince Galitzin que ces lamentations s'adressent, il n'y a cette fois plus rien pour M. de Falloux *son illustre ami, cet homme admirable et juste qui vous écoute*, etc... pas le plus petit mot, ce malheureux Janin y a renoncé.

Il s'est présenté entre les deux fauteuils, et il y est resté ; on se rappelle sa phrase : « 14 Autran, 13 Janin, le reste à Camille Doucet... eh bien ! cette fois, c'est Camille Doucet qui doucement entre à l'Académie ainsi que Prévost-Paradol, son jeune collaborateur des

*Débats* qui écrivait à ce sujet : « quant à ma candidature peut-être prématurée, vous savez qu'il y a dans les affaires un courant qu'il faut suivre sous peine de ne plus le retrouver », ce qui veut dire qu'il sait très bien que l'occasion porte ses cheveux sur le devant de la tête et que si on la laisse passer on ne sait plus par où la saisir. Le lendemain de l'élection, il est, dit-on, allé voir son gros vaincu de la veille qui l'a reçu fort cordialement et lui a dit seulement en le reconduisant : — Je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir plus vous dire comme autrefois : — au revoir, mon cher confrère.

A une dame qui lui présentait un album, Janin écrit gentiment :

Le premier jour du mois de Mai
Fut un triste jour dans ma vie :
Ingrat à tout ce que j'aimais
Et négligeant de ma Sylvie,
Je songeais à l'Académie.
Le premier jour du mois de Mai,
Fut un triste jour dans ma vie.

On sait qu'il publia au lendemain de cette défaite sous ce titre : *Un rêve Académique*,

le discours qu'il eût prononcé si ces messieurs ne lui avaient préféré M. Doucet, et qui obtint un franc et vif succès, — pas M. Doucet, le discours ! Alexandre Dumas lui aurait immédiatement télégraphié : — Triples félicitations ! tu n'es pas le collègue de Doucet. Tu restes mon confrère, et tu as fait un article charmant.

Je ne sais... mais j'ai de la méfiance vis-à-vis de ce télégramme que je ne donne que sous toutes réserves...

Revenons à nos académiciens ; Camille Doucet est un chanceux, on ne l'a pas trop fait languir. On raconte que lors de ses premières visites, Scribe lui avait promis sa voix lorsqu'il ne serait plus fonctionnaire, et comme un tiers présent à cette visite s'étonnait de cette promesse : — Oh ! répondit Scribe, je m'engage à bien peu de chose, ce jour-là il n'aura plus que ma voix.

Les mots un peu durs pleuvaient alors sur le candidat ; comme on faisait remarquer qu'il avait eu une fois jusqu'à quatorze voix : — Pourquoi s'en étonner, aurait dit M. Villemain, M. Doucet n'a contre lui que ses ouvrages, et c'est si peu de chose.

Le jour du vote, un académicien se serait penché à l'oreille de son voisin et lui aurait demandé : — Comment écrivez-vous Doucet ? — Comme Poucet, aurait répondu l'autre, et de Villemessant assurait qu'on l'avait fait venir au Bureau de la presse et qu'on l'avait réprimandé pour avoir lancé cette petite méchanceté. Car Doucet était bien en Cour, il allait à Compiègne ; on racontait encore que s'étant trouvé mal au milieu d'une chasse, il y eut grand émoi ; l'Empereur accourt, on assiste l'écrivain qui entr'ouvre languissamment un œil et exhale ces mots : — Ah ! Sire... ce n'est rien, c'est moi... j'expire.

Tout cela n'empêchait pas M. Doucet, « talent indulgent et aimable, » de faire son petit bonhomme de chemin.

Lorsqu'il fallut le recevoir, Sandeau qui, pour la première fois depuis qu'il fait partie de l'Académie, est appelé à prendre la parole dans une séance publique, paraît troublé et garde fort longtemps le manuscrit du discours de Doucet : — Qu'a donc Sandeau ? disait un collègue à Viennet. — Il a la maladie de Calypso, répondit le malin vieillard, dans sa

douleur, il se trouve malheureux d'être immortel.

Laissons, et passons à Prévost-Paradol. On s'attendait le jour de sa réception à nombre de traits malins envoyés d'une main sûre dans le camp gouvernemental par celui que Sainte-Beuve appelait le secrétaire général des anciens partis, mais le beau monde orléaniste et légitimiste qui était là en a été pour son attente. Le récipiendaire a commencé son discours — comme tous ses confrères passés et futurs — en remerciant l'Académie de l'honneur *inespéré* qu'il en avait reçu, et, parlant de l'*Histoire romaine* d'Ampère, il a fait en une haute leçon de morale, justice de la doctrine du fatalisme historique qui ne voit que le succès sans se préoccuper du prix honteux qu'on y met. Ceci lui vaut les applaudissements de l'Assemblée, applaudissements qui redoublent lorsque M. Guizot déclare que Prévost-Paradol appartient à une génération en qui la France espère beaucoup, et le vieux Guizot ajoute : — la France est la patrie de l'espérance.

Pendant le discours de Prévost-Paradol, Sainte-Beuve s'était penché vers Viennet et

lui avait dit à l'oreille : — Hein! comme cela sent la chair fraîche.

Aux Tuileries, la présentation du nouvel élu n'a également rien offert de bien remarquable... en dehors de ce qui se passait au dedans des personnages présents. MM. Guizot, Villemain et Saint-Marc Girardin — ce dernier remplaçant M. Patin empêché par un deuil de famille — accompagnaient M. Prévost-Paradol ; l'Empereur les a naturellement fort bien accueillis, il a félicité M. Guizot sur sa bonne santé, sur ses travaux auxquels l'âge n'enlevait rien de leurs qualités... (*M. Guizot s'est incliné*) ; puis l'Empereur a ajouté : — Il me semble que vous restez bien longtemps maintenant à la campagne ! M. Guizot a répondu : — Sire, je travaille et je me promène.

Se tournant alors vers M. Prévost-Paradol, Napoléon III lui a manifesté tout le plaisir qu'il avait à voir l'Académie admettre dans son sein des hommes de mérite, et que son seul regret était de ne pouvoir le compter au nombre de ses amis.

— Sire, je le regrette aussi, a dit Prévost-Paradol.

— Nous ne sommes pas du même avis sur César, a continué l'Empereur, mais cependant je me souviens que dans votre *Essai sur l'histoire universelle*, vous avez parlé de lui en termes excellents et qui prouvent qu'à cette époque, nos opinions n'étaient pas aussi opposées qu'elles le paraissent aujourd'hui.

Paradol restant silencieux, le souverain s'est adressé de nouveau à M. Guizot et lui a dit en forme de conclusion : — M. de Fontanes disait à Napoléon Ier : — Sire, laissez-nous la liberté dans la République des lettres..... Oui, M. Guizot, en matière littéraire : liberté d'appréciation absolue.

Ce fut tout.

Cette fois-ci encore, l'Académie est au complet, et cet état pléthorique motive, de la part de la presse, une nouvelle série de vives observations, dont la moindre est celle-ci, c'est

que l'Académie possède en cet instant fortuné cinq octogénaires, dix septuagénaires, treize sexagénaires, huit quinquagénaires, trois quadragénaires et un trentenaire. Le total des âges de ces quarante messieurs donne le chiffre invraisemblable mais exact de 2.602 ans!

M. Dupin est le premier qui rompt cette harmonie, ce n'est pas le plus âgé, mais enfin il a quatre-vingt-six ans... et la cohorte des candidats s'avance; dans le lointain on aperçoit Troplong et Darboy; puis Xavier Marmier, Amédée Thierry, Henri Martin et plus près M. de Champagny qui, lui aussi, désire vivement remplacer feu Dupin; il est le protégé de M^me^ la duchesse d'Istrie, et lors de sa visite à Sainte-Beuve, comme celui-ci lui disait d'un air de doute : — Vous êtes homme de lettres?

— Je suis historien, répondit-il.

— Historien, murmura Sainte-Beuve en *a parte*, il veut dire *Istrien*.

Ah! un nouveau candidat! M. de Loménie, qui a le salon de sa belle-mère, M^me^ Lenormant, où on cherche à lui conquérir Guizot et certains autres... Comme M. de Loménie vient de céder sa chaire du Collège de France à M. Guillaume Guizot, des personnes chari-

tables pensent que cela n'est pas étranger à la chose, mais M. de Loménie proteste contre cette insinuation, en déclarant qu'il n'a fait que prêter sa chaire à M. Guillaume Guizot pendant deux ou trois semaines d'un congé nécessaire ; — vous voyez la nuance. Quant à M. Henri Martin, c'est le candidat du journal *le Siècle*, qui a lancé un vrai manifeste en sa faveur ; on pourrait supposer qu'il a aussi Viennet pour lui, car, lors de sa visite, le fabuliste lui a dit : — Voulez-vous un bon conseil, eh bien, faites-vous raser, je vous garantis trois voix de plus.

Philarète Chasles tient bon en sa qualité de *candidat sans colère*, comme il s'intitule lui-même, pendant que M. de Sacy ayant dit à M. Cousin : — Et Janin ? en reçoit cette réponse : — Janin ! c'est de la basse littérature.

Entre temps, les chances de M. Cuvillier-Fleury s'augmentent de sa rencontre à Claremont, — au bord d'une tombe, où il s'est trouvé en compagnie de MM. de Rémusat, Saint-Marc Girardin, Thiers, Guizot, de Broglie.

Paulin Limayrac est furieux ; il se plaint du trop grand nombre d'académiciens fournis par le journal des *Débats*, et il s'écrie : — Il ne

faut pas qu'il y ait trop de bleuets dans les blés, oubliant que le mot vient d'être dit par M. de Rémusat à M. Guillaume Guizot, au sujet de *Ménandre et son temps*, sans parler de tous ceux qui l'ont dit avant eux. Mais Limayrac est comme les grands hommes, il prend son bien où il le trouve.

Ce que dit Limayrac et ce que pense Sainte-Beuve n'empêchent pas M. Cuvillier-Fleury d'avoir finalement 20 voix contre 11 données à M. Henri Martin et 1 à M. de Champagny... Oui, ce que pense Sainte-Beuve de Cuvillier-Fleury !... Il ne l'aime pas et le regarde comme « un critiqué ingénieux à la sueur de son front, qui veut tout voir, même la littérature par la lucarne de l'Orléanisme, et qu'il ne faut jamais défier de faire une gaucherie, car il en fait, même sans être prié ». Il ne manque jamais de dire : *le meilleur de mes ouvrages est en Angleterre.* — Pouah ! quelle odeur d'antichambre et de pédagogie ! Il compte bien avoir pour lui en se présentant, ses collaborateurs du journal des *Débats* qui sont membres de l'Académie, et plusieurs amis politiques. Les *Débats*, l'Angleterre, la France, c'est beaucoup, dit Sainte-Beuve avec résignation, il a des chances !

M. Cuvillier-Fleury pense exactement les mêmes choses de Sainte-Beuve « qui a toujours mis une certaine habileté à la fois empressée et timide, ardente et cauteleuse, à naviguer sans s'y perdre, mais sans y résister, entre tous les grands courants d'idées et d'opinions qui ont rempli les trente dernières années de notre histoire... si l'on voulait le suivre avec un peu d'attention dans ses volontaires entraînements de sa destinée, on le trouverait à peu près à heure fixe dans le camp des vainqueurs ».

Sainte-Beuve : — N'avez-vous pas souvent pris place dans les carrosses du roi ?

Cuvillier-Fleury : — Voiture pour voiture, je préfère encore celle de mon ancien élève au tilbury d'Armand Carrel où vous vous êtes prélassé quelquefois.

Ah ! chers confrères, de grâce,... embrassez-vous !

La séance de réception aurait pu être plus attrayante, les deux professeurs, un peu embarrassés de feu Dupin, se le sont repassé tour à tour, et finalement M. Nisard a dit au récipiendaire : « Il y a longtemps, Monsieur, que vous dites du bien de l'Académie, et que vous le dites de la façon la plus *propre à lui* plaire,

en louant la Compagnie et en jugeant librement ses membres. Elle se persuade que vous pensiez à elle... »

Oh! de cela, M. Nisard pouvait être sûr!

La seule chose qui aurait pu faire plaisir au public, c'eût été d'apprendre que le discours de M. Cuvillier-Fleury avait dû être *raccourci*, car à la séance préparatoire où il est donné une heure à chaque orateur, M. Cuvillier l'ayant de beaucoup dépassée, la Commission, présidée par M. de Falloux, avait dû le prier d'élaguer... ce qu'il fit aussitôt. Bref, la réception eût manqué totalement d'intérêt, si le général Changarnier, un assidu de toutes les fêtes de l'Académie, ne se fut trouvé mal pendant que parlait M. Cuvillier; les soins du baron Larrey, qui se trouvait là, le remirent vite debout, et il put se retirer aux bras de deux de ses amis. — Un peu trop de bergamote, probablement; cela sent si fort....

M. DE BARANTE est allé retrouver les *Ducs de Bourgogne*, et M. Cousin, *Mademoiselle de Longueville* — voilà deux chaises à prendre ; arrivent MM. de Champagny, Théophile Gautier et les autres... Peines inutiles ! démarches superflues ! l'affaire est arrangée d'avance et il n'y a été apporté d'autre changement que celui-ci : la famille de M. de Barante, ayant appris que la chaise du plus illustre de ses membres était destinée à Jules Favre, a eu un trac énorme, et l'Académie, prise de compassion, a mis le P. Gratry à la place de Jules Favre et celui-ci sur la chaise de Cousin. Cela s'est passé si gentiment que chacun des deux candidats a obtenu le même nombre de voix, soit 18 ; aussi, quand M. de Falloux est allé soumettre cette élection à l'approbation de l'Empereur, celui-ci a dit qu'il sanctionnait bien volontiers une élection dans laquelle l'Académie avait fait preuve d'un grand esprit évangélique en réunissant deux hommes que tant de raisons semblaient devoir maintenir séparés. De Falloux a répondu : — Je crois, Sire, que l'Académie s'est moins inspirée de la charité évangélique que de l'esprit de sa mission. Elle s'est

souvenue qu'elle est la République des lettres et qu'à ce titre elle doit accueillir les divers représentants de l'esprit français, dans son éclat et son indépendance. Sous Louis XIV, elle prenait ses élus dans la Fronde, et sous Louis XV, elle nommait des philosophes.

Napoléon III se l'est tenu pour dit, car sa réponse n'est pas venue jusqu'à nous.

Le Père Gratry — *tête d'oiseau bleu*, disait Veuillot, — s'était présenté avec « la liberté dans l'ordre et la paix lumineuse des esprits dans la foi » ; aussi, vous pensez quelle société choisie, bien que nombreuse, assistait à sa réception ; Ulbach prétend qu'un abbé, qui s'y connaît, lui a dit que l'affluence féminine était du meilleur monde et des plus élégantes. Il y avait là le cardinal Donnet, des évêques, des prêtres de tous les collets petits et grands ; Dupanloup, qui, avec de Noailles, servait de parrain au récipiendaire, était en soutane noire avec boutons violets ; on lui a fait une entrée comme au théâtre ; Thiers, Berryer ont été accueillis par des applaudissements qui se sont changés en ovation pour M. de Montalembert relevant d'une longue et douloureuse maladie. Vitet présidait.

Le père Gratry, dans son discours, a été assez vif vis-à-vis du gouvernement ; il a dit que M. de Barante avait protesté contre *l'entreprise* des Cent-Jours... ; il y avait sur le manuscrit *attentat*, c'est Dupanloup qui fit opérer ce changement. Quant à la présentation aux Tuileries, elle ne manqua pas de froideur ; l'Empereur a parlé à M. Villemain de la perte qu'il venait de faire d'un bon et loyal serviteur dans la personne de son frère, le sénateur — ce qui peut encore passer pour un coup droit, puis il a serré la main à M. de Sacy avec lequel il s'est entretenu assez longtemps. Ç'a été toute la visite.

A la réception de Jules Favre, un monde fou ! on s'attend à un discours spiritualiste ; on se raconte qu'ayant eu occasion de parler à la tribune des tendances matérialistes de la jeunesse d'aujourd'hui, quelques jeunes gens sont allés lui demander des explications qu'il voulut bien leur donner en adoucissant ce qu'il avait dit ; mais ceux-ci insistèrent et se permirent de lui signifier, qu'il n'ait plus à compter sur eux, en aucune circonstance, si dans son discours à l'Académie il flétrissait leurs doctrines.

— Je vous remercie, Messieurs, de vos menaces, avait répondu Jules Favre, elles me tirent d'un grand embarras; j'aurais eu des scrupules à vous attaquer ouvertement... ; mais puisque vous m'en défiez, je vais être contraint d'attester, hautement, explicitement, contre vous, mes opinions spiritualistes.

Et il le fit au point de mécontenter ses plus chauds partisans et de tomber dans le galimatias le plus épais, lui l'orateur au langage si élégant et si clair! Lamennais l'a dit (Boileau aussi, le pauvre vieux, mais vrai, je n'ose pas le citer... je lui en fais ici mes excuses) : — on ne trouve jamais l'expression d'un sentiment qu'on n'a pas; l'esprit grimace et le style aussi..... Exemple : « Le beau n'étant à ses yeux qu'un rayon divin de l'idéal, se confond avec le vrai, et cette double conception nous ravit en Dieu. L'art, représentation finie du beau, ne peut donc jamais, sans être infidèle à sa mission, se séparer de la vérité ni altérer le lien mystérieux qui le rattache à l'infini... »

La phrase relative à la Restauration : « ...mais les pouvoirs qui ont la folie de se mettre au-dessus de l'opinion, s'infatuent

d'eux-mêmes et le silence leur va mieux que la contradiction, » a été saluée par une triple salve d'applaudissements. Il en été de même pour le passage sur les femmes et sur l'éducation.

Le discours de M. de Rémusat, charmant, plein de vivacité et d'esprit, supérieur de tout point à celui de J. Favre, mais débité d'une voix étranglée et avec des éclats intempestifs, n'en a pas moins été bien accueilli ; il avait commencé galamment par ces mots : — Est-elle de vous ou de Platon cette phrase : « C'est à réaliser le type du vrai et du beau mis en germe dans son sein que l'orateur doit épuiser tout son être... » M. de Rémusat cite Molière :

Quel est ton sort, dis-moi ?
— D'être homme et de parler.

« C'est un pauvre esclave qui fait cette réponse. Mais ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il ne risquerait pas d'être longtemps esclave, le peuple dont les citoyens se feraient gloire seulement *d'être hommes et de parler.* » Ce passage a été applaudi vigoureusement, ce qui n'empêche pas Louis Veuillot, pas content

du tout, de s'écrier : « Cousin, célébré comme champion et vengeur de la vérité, défenseur de la dignité humaine, précurseur de la liberté, est un trait de pure impudence oratoire. »

A la présentation aux Tuileries, pendant que M. Villemain remettait à l'Empereur les discours des deux orateurs, celui-ci dit : — L'Académie a perdu un de ses membres..., et comme il s'arrêtait, M. Villemain a ajouté : — M. Cousin... — Oui, a repris l'Empereur, un homme très distingué... la mort en enlève souvent.

Alors, Jules Favre a ajouté : — Sire, les hommes comme M. Cousin, ne meurent pas tout entiers, ils survivent dans leurs ouvrages, et l'enseignement philosophique auquel M. Cousin a attaché son nom, restera..... — C'est juste, dit l'Empereur, et cet enseignement est une des gloires de la France ; il a laissé aussi des ouvrages animés de sentiments très patriotiques... (Jules Favre sourit, mais sa Majesté continua) : l'Académie compte beaucoup d'hommes éloquents....., à son tour M. de Rémusat sourit en s'inclinant du côté de Jules Favre.

— Et vous, M. de Rémusat, dit l'Empereur, il y a longtemps que je ne vous ai vu, depuis l'Élysée, dans des temps bien agités... (certains prétendent qu'il lui aurait dit : — M. de Rémusat, je suis bien aise de vous voir, etc., il y a là plus qu'une nuance). Quant à vous, M. Jules Favre, c'est depuis Châlons...

Ah ! dame, prenez de tout cela ce que vous voudrez, je n'y étais pas ; mais ne trouvez-vous point que c'est vraiment palpitant d'intérêt ?

*Denique tandem* comme nous disions jadis, c'est M. Autran qui cette fois est nommé ; il n'a, comme tant d'autres, absolument aucun titre à faire valoir pour entrer dans la Compagnie, mais elle lui doit bien cela pour s'être servie de lui dans les différents tripotages auxquels elle se livre à chaque élection ; après avoir été pris, rejeté, repris et délaissé tour à tour, sa constance... (car lui, pas fier, s'est tou-

jours représenté) est enfin récompensée... Cela n'a pas été sans lui cuire; Autran sait ce qu'il vaut, et il écrivait au sujet d'un accident de chemin de fer dans lequel il avait été atteint quelque peu : « MOI-MÊME, j'ai eu ma meurtrissure. »

Après tout, *autran* celui-là qu'un autre, disait l'un... — Et quels sont ses titres, disait l'autre : *Ludibria ventis !*... et il traduisait méchamment le titre du premier volume du poète, par ces mots : *autran* en emporte le vent ! Quelques-uns plus cruels, le voyant peiner à la porte de l'Académie, l'engageaient à se présenter de préférence à l'Académie des sciences, parce que là, au moins, disaient-ils, on apprend à *dégager l'inconnu*.

On n'est pas inconnu quand on est riche et qu'on donne de bons dîners, on est au contraire un homme à connaître. Plaisantez tant que vous voudrez, le voilà à l'Académie ; encore une étape, celle de la réception et — ce petit mauvais moment passé — démarches, visites, avanies, tout sera oublié, et aussi le nouvel académicien dont il va être parlé pour la dernière fois.

Ses collègues ont commencé par ne pas

assister à cette réjouissance littéraire ; il y a très peu d'académiciens dans la salle ; en revanche, le général Changarnier, risquant un nouvel évanouissement, est là avec le Père Hyacinthe, vieux catholique qui commence à fréquenter la maison; dans une petite loge, Mme Ponsard et son fils attendent l'éloge de feu Ponsard. Non loin, dort paisiblement le baron Taylor sous l'œil inquiet du vigilant Pingard qui a probablement peur qu'à son réveil et se croyant dans un banquet, le père des lettres et des arts ne s'oublie en un toast intempestif ; — Jules Sandeau préside le tournoi et c'est Cuvillier-Fleury qui reçoit M. Autran.

L'auteur de la *Fille d'Eschyle* est froid, mais correct, et Cuvillier-Fleury, après l'avoir félicité de ne jamais avoir aspiré à l'originalité bruyante, ne lui a pas moins mis dans la main qu'écrire en vers n'est pas toujours une preuve qu'on soit poète — après quoi, l'on s'est séparé paisiblement.

Philarète Chasles, qui continue de rôder autour de l'Académie, croit le moment venu de lui proposer de sages réformes: plus de visites, élections à bulletins ouverts, puis

discussion publique des titres des candidats, en somme réalisation dans la limite du possible de l'Académie de Bacon qui voulait classer en les subdivisant les travaux de ses membres, etc., etc.

Si Chasles pense que l'Académie, en reconnaissance de l'intérêt qu'il lui porte, va lui avancer la chaise qu'il convoite, il a tort ; — Chasles est du reste, comme on dit, toujours à côté.

C'est vers cette époque que M. Guizot lui écrivit pour lui demander sa voix et son appui en faveur de la candidature de son fils, Guillaume Guizot, au Collège de France. Chasles promit ce que M. Guizot lui demandait, mais il ne put s'empêcher de lui rappeler qu'à l'Académie, celui-ci l'avait continuellement desservi..., ce qui lui attira cette délicieuse réponse de maître Guizot (je dis maître Guizot comme je dirais maître Gonin) : « Je me défends de votre reproche, Monsieur. Il est vrai que je n'ai pas voulu vous engager, ni vous appuyer dans une candidature qui, après y avoir bien regardé, ne m'a paru avoir aucune chance de succès ; mais je n'ai jamais cessé de rendre pleine justice à

vos travaux, etc. » Il termine ainsi : « Je ne sais si j'aurai quelque occasion de vous rendre à cet égard le témoignage qui est dû, mais je tiens à vous dire que je sais ce que vous valez et que je ne l'ai jamais oublié. »

L'Académie, qui continue à ne pas vouloir prendre Littré, reçoit Claude Bernard dont la réception a lieu le jour où il plaide en séparation avec sa femme ; son discours est sans chaleur, sans allusion, sans méchanceté d'aucune sorte, il fait une profession de foi nettement matérialiste, et le tout est accueilli par un silence glacial que troublent seuls les applaudissements d'un vieillard en calotte noire dont la chronique n'a point retenu le nom.

C'est M. Patin qui lui répond et fait sourire tout le monde, lorsqu'il parle de cette éloquence « qui vient de se faire entendre avec tant d'éclat ». Mais M. Patin est-il bon expert en matière d'éloquence, lui qui parle si mal et qui a dit lors de sa réception — oui, lui Patin, le 5 janvier 1843 : « François Roger ne s'en doutait guère davantage lorsque, échappé aux prisons de Langres et fixé à Paris, il allait le soir se délasser des graves travaux de la jour-

née par la représentation du triple Théâtre-Français, ouvert alors à l'empressement d'un public avide, après une affreuse contrainte morale, des libres délassements de l'esprit, à l'émulation de toute une jeune et ardente génération de talents dramatiques. » Et si vous croyez qu'il n'y a dans son discours qu'une phrase de cette force, vous vous trompez, il y en a d'autres.

Alors, pourquoi M. Patin fait-il partie de l'Académie — ce temple du goût, comme dit M. de Pongerville? M. de Barante va nous l'apprendre : « L'Académie a espéré de M. Patin une utile coopération à son travail le plus habituel (!!!) au *Dictionnaire historique de la langue française*... » Et ceci n'empêche pas M. Patin d'avoir infiniment d'esprit, de connaître *Horace* cent fois mieux que M. Jules Janin et d'être doué au suprême degré de la malice académique..., comme le prouve bien le petit incident qu'il provoqua à la Sorbonne lors des examens du jeune Cavaignac. Celui-ci commentait la tragédie de *Cinna*, il venait de lire ces deux vers :

Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre.
Et monté sur le faîte il aspire à descendre.

Patin l'arrête : — Il y a dans notre histoire contemporaine, lui dit-il, un mot historique que l'on peut rapprocher du vers de Corneille. Ce mot-là a été prononcé par un grand citoyen qui, se démettant du pouvoir, a dit : « Je ne veux pas tomber, je descends. »

Le fils Cavaignac était très ému, et l'auditoire allait applaudir, lorsque Patin dit vivement : — Continuez de lire, Monsieur.

Pour les modernes, disons que ce furent les paroles du général Cavaignac en rendant à l'Assemblée Constituante les pouvoirs qu'il en avait reçus.

Le 29 avril 1869 fut un grand jour pour l'Académie française, elle avait trois sièges à donner, ceux de Viennet, d'Empis et de Berryer; où sont les candidats d'antan? Tapon-Fougas et Drouin de Palaiseau ont disparu, mais ils ont été remplacés immédiatement par M. Eugène de Lonlay auteur de *Ce que*

*Vierge ne doit lire* et qui, lui aussi, a posé poétiquement sa candidature :

Mon cœur jette vers Dieu sa dernière étincelle,
La neige des hivers me blanchit et me gèle.
Je frappe à votre porte : ouvrez-moi sans délai.

Ce candidat semble pressé.

Viennet vient de mourir; il y a longtemps que bien des gens comptaient là-dessus, les uns pour entrer à l'Académie, et d'autres pour... lui entrer dans le corps, comme le Dr Gannal qui l'assommait de ses prospectus et voulait s'assurer de son cadavre que Viennet défendit avec crânerie, témoin cette lettre au dit Gannal :

Vos prospectus m'ennuient, Monsieur, en voilà quatre que je reçois depuis deux jours : un comme ancien pair de France, un second en qualité de membre de l'Académie, un troisième parce que je fais partie de la Légion d'honneur, un quatrième comme contribuable.

Vous comptez sur quatre cadavres à embaumer; il n'y en aura qu'un et il n'est pas prêt à vous être livré, car je vous déshériterai de ce petit profit par mon testament.

Merci de votre obligeance,

VIENNET.

En effet, ce ne fut pas Gannal, mais M. d'Haussonville qui fut chargé de ce soin par dix-neuf voix sur trente-quatre votants ; puis l'Académie, enchantée de ce résultat et pour que tout le monde soit content, donne immédiatement la chaise de M. Berryer à M. de Champagny aussi bonapartiste que catholique, et cela par dix-sept voix contre quinze à M. Duvergier de Hauranne ; elle finit ce jeu en nommant M. Auguste Barbier par dix-huit voix, laissant Théophile Gautier se morfondre sur le chiffre quatorze.

Le lendemain, Jules Janin, qui n'est peut-être pas fâché d'avoir un compagnon d'infortune, a envoyé, dit-on, à Théophile Gautier sa carte avec ces deux hémistiches de Virgile :

..... pariterque jacentes
Ignovere deis.....

— l'un et l'autre écrasés, ils pardonnent aux dieux.

On verra suffisamment dans la *Correspondance* de Th. Gautier, dit son gendre, M. Bergerat, « ce qu'il pensait de cette Suzanne aux quarante vieillards dont, par respect pour

d'augustes amitiés plutôt que par illusion personnelle, il s'obstina trop longtemps à solliciter les faveurs cacochymes ».

Tant pis, tant pis pour Gautier, et cela, sans vouloir donner à la chose plus d'importance qu'elle ne le mérite, on me fera difficilement admettre que *le respect pour d'augustes amitiés* puisse amener à l'oubli de soi-même, au manque du respect qu'on se doit... Se moquer de l'Académie quand on est jeune et venir dans son âge mûr frapper à sa porte, est chose naturelle... sans cela, à quoi servirait le repentir! mais faire la double campagne, c'est-à-dire continuer de se moquer des gens dont on va, chapeau bas, la rougeur au front (voyez Janin) poursuivre avec ardeur les suffrages méprisants... ce n'est pas ce que j'aurais voulu voir faire à Gautier; et la chose faite, il est fâcheux qu'il se soit trouvé un ami, entraîné par la rapidité de ses exercices, pour la signaler. Combien je préfère cette simple réflexion d'Ulbach : « Je ne puis attribuer cette ambition, trop universelle pour être contestée, qu'à une revanche de l'imperfection humaine sur l'émancipation acquise par le travail et par le talent. Il y a quelque chose en nous d'iro-

nique et de méchant, qui nous pousse à nous amoindrir, à gâter nos meilleures facultés, etc. »

Pour d'Haussonville, c'était écrit; il ne pouvait point ne pas être de l'Académie. Il porte très bien l'habit à palmes et s'il ne parlait pas du nez en traînant un peu, c'eût été parfait; on s'en serait aperçu le jour de sa réception où pendant le discours, suffisamment long, l'auditoire ne cessait de se moucher, de tousser et de cracher. Il y avait là cependant *la double aristocratie de la naissance et de l'intelligence*, le comte de Stackelberg, ambassadeur de Russie, la marquise et la comtesse d'Harcourt, M^me^ la baronne de Staël, M^me^ Emile Ollivier, la duchesse de Reggio, la marquise de Talhouët, etc., MM. Vitet et Mignet servaient de parrains au récipiendaire et c'était M. Saint-Marc Girardin qui lui souhaitait la bienvenue.

M. d'Haussonville, à propos de l'homme de lettres, a dit ceci qui a été remarqué et apprécié diversement : « N'avons-nous pas, en effet, vu de nos jours le Chef même de l'État retracer avec un développement nouveau, fruit de patientes et amoureuses recherches,

la vie du premier des Césars. » Le passage suivant, prononcé également du nez, a eu le même sort : « ... pour les honnêtes gens de tous les partis, naguère divisés par de tristes malentendus, quelle douceur de se sentir *sans sacrifice d'aucune sorte*, réunis aujourd'hui dans une commune et patriotique pensée. »

Sans sacrifice d'aucune sorte... ah! nous sommes déjà loin du jour où M. d'Haussonville faillit se faire mettre au poste pour je ne sais plus quelle parole un peu vive prononcée sur le passage des sénateurs et des députés qui se rendaient aux Tuileries à l'ouverture de la session.

Saint-Marc Girardin — qui sort de la soirée d'Émile Ollivier — lui répond (aussi du nez, car il nasille légèrement — c'est peut-être bon genre à l'Académie) : « A ceux qui vous demandaient alors ce que vous alliez faire, vous avez répondu comme beaucoup de nos amis « nous attendons ». Cette attente n'était point un défi ; c'était un rendez-vous de conciliation qui a réussi, ce qui nous dispense d'épiloguer sur le temps qu'on a mis à s'y rendre. Si les uns ont été plus tardifs que les autres, c'est que sans doute ils avaient plus de chemin à faire. »

*C'est farce*, n'est-ce pas, et ce disant, je continue d'avoir pour ces Messieurs le respect qu'ils méritent, car si j'emploie une expression d'apparence peu académique, j'ai soin cependant de la prendre sur les lèvres d'un académicien qui s'en servait à tout propos; — cet académicien n'est pas le premier venu, c'est Victor Hugo.

Cette réception, qui aurait dû avoir lieu le 10 mai, avait été ajournée par convenance à cause de la mort du duc de Broglie beau-frère de M. d'Haussonville; M. de Champagny vient aussi de perdre son frère aîné... mais il paraît que les convenances ne sont pas les mêmes pour tous!...

Celui-ci était le candidat de l'Empereur, et comme catholique avait pour patrons MM. Guizot et Montalembert qui, pour la troisième élection, opposaient Auguste Barbier à Théophile Gautier, bibliothécaire de la princesse Mathilde. Le matin même de l'élection, l'Empereur dit à Mérimée qui déjeunait aux Tuileries: — Eh bien! M. Mérimée, vous allez voter pour M. de Champagny aujourd'hui? — Non, Sire, répondit celui-ci, je ne puis pas voter pour un clérical.

L'Empereur ne répliqua point et parla d'autre chose.

Quant à M. Duvergier de Hauranne, il s'était fait le plus grand tort en consacrant sa première visite à M. Thiers qui lui avait promis son appui; M. Guizot, vexé, s'en vengea, on a vu comment; il satisfaisait, sous couleur de religion, une vieille rancune politique contre M. Duvergier qu'il présentait au parti clérical comme un catholique moins bon teint que M. de Champagny, et il triomphait doublement, car Duvergier avait été recommandé d'une façon toute spéciale à M. Cuvillier-Fleury par le duc d'Aumale. De l'autre côté, MM. Thiers, Autran, Prévost-Paradol appuyaient M. Duvergier et, sans répugnance pour Gautier, eussent volontiers voté pour lui à la troisième élection; ils ne demandaient aux amis de Gautier que cinq voix et ils assuraient son élection par celle de Duvergier, mais ceux-ci eurent plus confiance en Guizot qui proposait de faire entrer Gautier en votant pour de Champagny.

Sainte-Beuve était exaspéré, et rencontrant à la sortie de l'Institut MM. Rouher et de La Valette, il leur dit : — L'Empereur a voulu

qu'on votât pour M. de Champagny... eh bien, il l'a, son candidat, qui est celui du parti clérical, et le parti impérialiste est battu sur toute la ligne. Rouher a haussé les épaules et a répondu : — Il ne reste à l'Empereur qu'à ne plus s'occuper désormais des élections académiques et à cesser de recevoir les récipiendaires, — cela vaudra infiniment mieux.

Mais qu'est-ce que cela fait à M. de Champagny qui a tous les bonheurs et qui vient de recevoir un exemplaire de *la Vie de César*, avec autographe !

Le jour de sa réception à l'Académie, dans un discours d'une longueur inusitée ou qui a paru tel, ce qui est pis, le modeste récipiendaire a parlé du *coin de l'histoire ancienne* où il était confiné et où on est venu le prendre...; mais le bienveillant M. de Sacy l'a vite rassuré par ces mots : — « Mon obscurité est bien plus grande que la vôtre. » M. de Champagny a terminé par le petit couplet obligatoire : « Ne voyons-nous pas dès à présent dans les sphères les plus hautes de la politique, des hommes sortis des rangs les plus divers, mais unis par la loyauté de leurs sentiments et leur commun amour de la liberté, aider la puis-

sance souveraine dans ce développement des franchises nationales qui ne sera pas seulement le couronnement, mais la consolidation de l'édifice. »

Le discours de M. de Sacy a été plus goûté, il était d'abord sensiblement moins long et s'est terminé par un éloquent appel à la concorde.

Passons au troisième élu de cette triple élection, au terrible Auguste Barbier; la petite presse incorrigible lance ce quatrain :

Dans des assemblées caduques,
Il ne faudrait qu'un perruquier,
Où il n'y a que des perruques
On n'a pas besoin de barbier.

Hélas! le Barbier de *la Curée*, de *l'Idole*, de *la Popularité* est loin! Cet homme à lunettes, doux, charitable, qui vit chez lui, tranquille, satisfait, entre sa vieille domestique et les petits vers académiques, passe-temps de son vieil âge, cet homme à qui l'Académie vient de songer sur le tard, a plus l'air d'un perruquier que d'autre chose et sera moins déplacé au sein de la Compagnie que ne le pense l'auteur du quatrain. Sa réception est mortellement

ennuyeuse; c'était prévu, car la salle est loin d'être pleine et ceux qui sont là ont l'air triste et morose; il y a de l'Empis dans l'atmosphère? On croirait que son ombre impopulaire plane sur l'assemblée. Le général Changarnier n'est même pas là, et quand le récipiendaire est entré flanqué de ses deux parrains, Laprade et Legouvé, chacun avait l'air de se dire : — Ah! mon Dieu, que sommes-nous venus faire ici, pourvu que ce ne soit pas trop long! Quelques phrases grotesques de M. Barbier déridèrent un peu l'auditoire, et ce fut avec une joie véritable qu'il accueillit ce passage : « L'égalité étant inscrite dans nos lois et très avant dans nos mœurs, ce n'est pas la noblesse du sang, ce n'est pas la richesse même qui contrarie réellement la liberté des cœurs, mais le code du mariage. Or le spectacle de la passion *bondissant sous les barreaux de la cage hyménéenne* est certes un spectacle extrêmement saisissant à offrir à des gens qui y sont enfermés ou qui peuvent y être. »

M. de Sacy n'a que peu de chose à faire pour être plus intéressant que son nouveau collègue, et c'est à peine s'il y arrive ; toutefois, il ne lui reconnaît pas d'autre titre litté-

raire que ses *Iambes*, bien qu'encore on y sente, sous la violence de l'expression, la faiblesse et la vulgarité de la pensée ; quant à ses *Nouvelles*, à sa traduction de *Jules César*, etc., tout cela est fort médiocre.

A la sortie, une seule personne a l'air enchanté, c'est M. Barbier qui croit avoir obtenu un très vif succès..... Heureux homme !

La question de la visite aux Tuileries de ces trois académiciens donna lieu à un grave incident ; M. Prévost-Paradol, qui devait, comme directeur, présenter ces messieurs à Napoléon III, écrivit au grand chambellan, le priant de vouloir bien retarder cette formalité jusqu'à ce qu'il fût revenu de Nantes où il était allé travailler son élection. C'est alors, qu'après échange de quelques lettres, ces messieurs furent dispensés de la visite. Cela fit beaucoup de bruit dans certains salons qui reprochèrent aigrement à M. Paradol la légèreté avec laquelle il avait mené toute cette affaire ; il s'en défendit comme il put, et, sans entrer dans les détails qu'il a donnés à l'Académie, « détails qui ne regardent qu'elle et qui l'ont satisfaite, » il a constamment suivi les usages en cette circonstance. Sa corres-

pondance avec le grand chambellan a été des plus courtoises de part et d'autre, et la lettre de ce fonctionnaire en date du 4 mai 1869 lui annonçait même que l'audience impériale aurait lieu la semaine suivante, quand au 15 mai est arrivé cet incident que rien ne faisait prévoir et auquel il est tout à fait étranger. D'ailleurs il n'a jamais voulu mêler *les passions de la politique aux relations traditionnelles et toujours bienveillantes* qui existent entre le chef de l'État et l'Académie française ; en s'excusant d'une absence légitime et en indiquant comment il devait être remplacé, il avait au contraire donné une marque de déférence qui avait été parfaitement comprise et appréciée ; — comme le prouve la lettre du grand chambellan.

C'est alors qu'arriva la fameuse lettre signée Conti et qui, en fait de validation (on sait que les élections académiques doivent être approuvées par le chef de l'État), portait simplement ces mots : *l'Empereur ne s'oppose pas*... Tout cela fit du tapage, et finalement M. Prévost-Paradol ainsi que les trois nouveaux académiciens furent dispensés

de la visite aux Tuileries, — modification qui, disait-on, devait être définitive à l'avenir.

L'avenir... Prévost-Paradol et Napoléon III en étaient bien près.

Il y eut quatre élections à l'Académie en 1870, deux le 7 avril : Jules Janin et Émile Ollivier, et deux le 19 mai : Duvergier de Hauranne et X. Marmier. Ce fut Jules Sandeau qui, le premier, annonça la bonne nouvelle à Janin, et il ajouta : — Ah ! mon ami, ce n'est que d'aujourd'hui que je me sens de l'Académie.

Le fait est qu'il y avait toujours paru mal à l'aise.

Quant à Émile Ollivier, il allait passer à l'unanimité lorsque certains académiciens soucieux de la tradition, firent observer qu'il n'y avait pas d'exemple dans les annales de

l'Académie d'une pareille (j'allais dire platitude) unanimité ; ce qui fut approuvé, et deux académiciens se détachèrent et votèrent pour M. Jules Lacroix. M. Jules Favre avait prétexté la séance du Corps législatif afin de n'avoir pas à voter pour ou contre son ancien compagnon.

La troupe des candidats-errants avait eu garde de se montrer, et un nouveau venu, M. Henri Blaze de Bury, ébloui par la candidature éclatante du ministre s'était empressé de rentrer dans l'ombre.

Le cas de M. Xavier Marmier fut presque aussi spontané. Lorsqu'il se présenta au suffrage de ces messieurs qui ne sont plus aujourd'hui que ses collègues, il était très souffrant... ; l'idée qu'un nouvel échec pouvait avancer la mort d'un être aussi débile fut mise en avant par l'académicien qui depuis quinze ans lui donnait sa voix (on se rappelle à chaque scrutin cette mention touchante : Xavier Marmier, une voix) ; tout le monde opina du bonnet, et voilà comment M. Marmier pénétra dans la place, lançant au dehors ses béquilles devenues inutiles.

Ce n'était pas la première fois que M. Marmier triomphait de l'Académie ; dix ans avant,

elle lui avait donné un prix de 2.000 francs pour son roman de *Gazida* que vous connaissez peut-être (!) et qu'elle avait préféré à *Monsieur et Madame Fernel* d'Ulbach. — A quelques jours de là, les deux concurrents se rencontrent, et Marmier dit à Ulbach : — Je ne suis pas fâché d'avoir eu le prix, mais je regrette que ce soit aux dépens de *Madame Fernel* qui méritait bien d'être couronnée...

— Oh ! mon cher, dit Ulbach, je ne vous en veux nullement... et il ajoute avec bonhomie : — Ce n'est pas vous qui avez fait la bêtise, c'est l'Académie.

Cette petite méchanceté aurait été mise en circulation par Scholl que cela ne m'étonnerait pas... son tour d'esprit y est, et voilà pourquoi je pense à lui.

Je suis arrivé au terme de la tâche que je m'étais assignée ; l'Académie française est une

curieuse et amusante institution... mais à la condition de n'en pas abuser.

Cependant, il semblerait aujourd'hui que le public s'intéresse moins aux choses de l'Institut ; cela tiendrait-il à l'envahissement des gens de théâtre ? je ne sais..., mais sans vouloir rabaisser personne et pour mettre au contraire chacun à sa place, il est certain qu'il y a quelque différence entre MM. Guizot, Villemain, de Broglie, Mignet, Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, de Sacy, Taine, etc., et MM. Ludovic Halévy, Labiche, Sardou, Meilhac, Coppée, etc., bref, aujourd'hui ne ressemble pas à hier, et ce qui se passe à l'Académie n'entre pas bien avant dans les préoccupations du moment. Je ne veux pour preuve que la façon un peu lâchée dont se font actuellement les comptes rendus des fameuses séances de réception, et ma preuve je la prends dans un journal qui a toujours tout fait pour être le mieux renseigné :

*Réception de M. L. Halévy* : « Apparaît la grande silhouette de L. Halévy. Il est pâle d'une pâleur que font ressortir les palmes vertes qui, d'ailleurs, lui seyent à merveille. Très ému, cela se voit. Son discours qu'il tient à la main, a l'im-

perceptible frissonnement des feuilles à l'automne. Ce victorieux, qui, dans sa vie de production incessante, a fait tant de *lectures*, a peur de cette lecture-là. » *(5 février 1886.)*

Cela est signé. Eh bien, trois ans plus tard à propos de la réception de M. Jules Claretie, je lis — sous une signature très différente de la première, mais toujours d'un rédacteur de la même feuille :

*Réception de M. J. Claretie :* « ...Et la grande silhouette du récipiendaire apparaît. M. Jules Claretie est très ému ; sa pâleur fait ressortir les palmes qui lui vont d'ailleurs à merveille... on dirait que ce laborieux, qui, dans sa vie de production incessante, a assisté à tant de lectures, a peur de cette lecture-là ; son discours qu'il déploie, timide, devant lui, a l'imperceptible frissonnement des feuilles d'automne. » *(22 février 1889.)*

Comme le premier signataire n'a pas réclamé, j'en ai conclu que MM. les reporters ont adopté un certain nombre de phrases qu'ils emploient à tour de rôle, supposant — peut-être avec raison — que personne n'y fait attention et que pour eux c'est une grande économie de temps.

Cependant les réceptions n'ont pas cessé

d'être des solennités fort courues ; elles ont pris les proportions d'une première représentation. Il y a toujours beaucoup de monde, mais de même que dans l'Académie, cela commence à devenir un peu mêlé, un peu tapageur, un peu jeune si vous voulez ; et ma foi, c'est tant mieux, n'est-ce pas ! Il est plus amusant de revenir de la séance avec le souvenir de l'adorable chapeau blanc de Mlle Croizette et de l'entrée à sensation de Mme Aubernon dont l'énorme manteau de peluche violette s'embarrasse dans les chaises et renverse tout sur son passage, que de rapporter en soi la vision mélancolique de l'image couperosée de Jean Pons Viennet et de l'entrée de M. de Lamartine, son foulard à carreaux à la main.

Décidément, il serait injuste de ne pas mentionner ici quelques-uns de ces salons dont parlait plus haut M. de Pontmartin,

salons de certains académiciens, salons de certaines dames qui n'étaient que des succursales de l'Académie française, des laboratoires où se préparaient les élections et autres jeux académiques — avec un peu plus de liberté et un peu moins d'indépendance. Faisons comme M. de Pontmartin, prenons-les pour ce qu'ils sont et entrons-y sans plus tarder. Commençons par les plus graves, la transition avec l'Académie sera moins sensible.

*Le salon du comte de Molé* dont M. de Tocqueville disait : — « La mort de M. Molé va clore un des derniers salons où l'on causait. Avec lui, nous avions l'aristocratie qui aimait les idées et les lettres ; avec d'autres, nous avons celle qui aime les équipages, les belles livrées, les grands noms, les titres, les saintes œuvres. Tout cela mêlé et pétri ensemble ; mauvais mélange ! dont je ne m'approche guère. » Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre cette expression *un des derniers salons où l'on cause*, même lorsque la formule serait plus explicite encore : *c'est le dernier salon...* ce n'est pas exact, le propre d'un salon est d'être le dernier, c'est vrai, mais il y aura toujours un dernier salon où l'on causera peu

ou prou, bien ou mal..., en dépit de M. de Tocqueville que je regrette de voir tomber dans ce vieux cliché.

*Le salon du duc Pasquier,* rue Royale, qui s'ouvrait le lundi et le jeudi, et où le vieux duc, dans *sa robe à queue de soie puce*, recevait MM. Vitet, Sainte-Beuve, de Noailles, de Broglie, Mérimée, de Montalembert, Lebrun, Viennet, d'anciens pairs de France, d'anciens... etc., etc. Ce salon était fréquenté, et pour cause : — Pourquoi le duc Pasquier est-il de l'Académie ? disait quelqu'un devant Louis-Philippe. — C'est parce qu'il y a vingt-un fauteuils à la Voltaire dans son salon. N'est-ce pas assez ? répondit le tyran.

*Le salon de M. Guizot*, rue Ville-l'Evêque, le jeudi, avec MM. Cousin, Saint-Marc Girardin, le duc de Broglie, etc. C'est dans ce salon que se passa, dit-on, la petite scène suivante : M. Guizot est seul..., entre un personnage bien connu de lui, car il faisait partie du dernier cabinet de la monarchie de Juillet ; seulement, en vieillissant les idées changent, et le nouveau venu a passé avec armes et bagages à l'Empire qui lui en a été reconnaissant en lui confiant une grosse ambassade. Il était de ceux

qui à cette époque disaient aux irréconciliables : vous attendez pour émarger, nous... nous émargeons en attendant. C'est la première fois qu'il revoit M. Guizot depuis sa nouvelle élévation ; celui-ci le salue cérémonieusement sans mot dire, sans l'inviter à s'asseoir et, debout, le dos à la cheminée et les bras croisés, attend ce qu'il va lui dire. Le visiteur, qui n'est pas homme à se troubler pour si peu, feint de ne pas s'apercevoir de cette réception fraîche..., il cause, bavarde, mais le tout inutilement, M. Guizot ne semble faire qu'un avec la pelle et les pincettes. Furieux, le particulier se lève et lui dit en s'en allant : — Vous êtes le seul homme de qui je supporterais un semblable accueil, je vais chez M. de Broglie qui me recevra mieux, j'en suis certain.

Et alors, M. Guizot — rigide comme la statue du Commandeur — laisse échapper ces mots : — M. le duc de Broglie sera plus cruel que moi, il vous parlera, — lui !

Il y avait encore *chez M. de Broglie* où, de temps en temps, la politique était coupée par de petites solennités littéraires, comme une lecture de M. Villemain sur Château-

briand en présence de MM. Duchâtel, Flavigny, Dumont, Vitet, etc.; — *chez M. de Montalembert* où MM. Cochin, de Falloux, P. Andral, G. Seigneur, Henri et Charles Lacombe pouvaient vous faire croire que vous vous trouviez dans les bureaux du *Correspondant ; chez M. de Sacy ; chez M. Lebrun ; chez M. de Lamartine*, rue Ville-l'Evêque, salon des plus simples, un canapé, quelques fauteuils, des chaises et une table de milieu; deux consoles chargées de fleurs, deux bustes du poète, l'un en bronze par le comte d'Orsay, l'autre en marbre par Adam Salomon, son portrait par Gérard; quelques tableaux de Mme de Lamartine, de Gigoux, de Gudin, en constituaient toute l'ornementation. Ce salon ouvert tous les soirs de 8 à 11 heures était le rendez-vous des étrangers de distinction de passage à Paris, et on y pouvait voir des légitimistes et quelques républicains. Gustave Nadaud y chanta quelquefois avant la fameuse brouille, et Sarrans *jeune*, à l'âge de soixante-quatre ans, y lut l'introduction de son *Histoire de l'Empire*. C'est Mme de Lamartine qui en faisait les honneurs ; — à 11 heures, tout le monde était parti, et le poète allait se cou-

cher, car tous les jours il était au travail dès 6 heures du matin.

*Le salon de M. Philarète Chasles.* — Venez à mes lundis, disait M. Chasles qui fut un instant confus du bruit que faisaient dans la presse, les embellissements des appartements occupés par lui au palais de l'Institut, le tout à l'occasion, disait-il, « d'un pauvre petit salon modestement décoré de blanc, de pourpre et d'or ».

C'est à un de ses lundis, où en guise de thé on prenait du punch, que Philarète Chasles présenta M. Pierre Véron au marquis de Belloy.

— Mon cher marquis, dit M. Chasles, à ce que racontait la *Petite Revue*, permettez-moi de vous présenter mon secrétaire, M. Pierre Véron, un homme de beaucoup d'esprit. Et comme M. Véron, ouvrait la bouche pour protester avec modestie, M. Chasles ajouta vivement : — Ne dites rien, Véron, ne dites rien, car vous avez beaucoup d'esprit.

Aussi bien, j'aurais pu commencer par quelques salons de dames, salons académiques, politiques, philosophiques... c'eût été plus poli, et comme ils ne me paraissent pas être

d'une gaieté folle, on se serait à peine aperçu que nous n'étions plus à l'Académie. Ainsi chez M^me^ de Swetchine qui ne recevait qu'un petit nombre d'intimes..., illustrations quelconques, à condition toutefois qu'elles fussent bien élevées. Elle s'était arrangée dans son appartement de la rue Dominique, dit Jules Janin, un salon et une bibliothèque dans laquelle on lui dressait chaque soir un petit lit de fer ; pour tout luxe quelques tableaux, des bronzes et des porcelaines... La maîtresse de la maison n'était pas d'une humeur bien folâtre, c'était une âme de feu détachée de quelque soleil ardent qui, d'après ses propres termes, avait été occupée toute sa vie à se refroidir et, sur la fin, était en proie à un tic douloureux qui consistait à interroger continuellement ses nerfs tendus par une violence inouïe. Puis elle se répétait un peu, ce que prouve sa *Correspondance*, et comme Sainte-Beuve en avait fait la remarque, M. de Falloux lui répondit sèchement : — M^me^ de Swetchine ne se répète pas, elle se complète.

M^me^ de Swetchine me fait penser à la *princesse de Lieven*, née Dorothée de Bencken-

dorff; ah ! celui-ci fut le dernier salon politique ! c'était le rendez-vous libre et pacifique de l'élite des divers partis, a dit M. de Sacy qui regardait la maîtresse de la maison comme *une grande dame et une grande âme européenne*. Brave et excellent homme ! et comme cette opinion est tout à son honneur, à lui de Sacy, vieux bibliophile qui eût été bien stupéfait d'apprendre que d'autres pensaient différemment à l'égard de M^me^ de Lieven et la traitaient tout simplement de *fière intrigante*... Au fond, c'était une sorte d'agent secret, et M. de Metternich écrivait à M. de Buol en 1853 : « Vous savez que la princesse joue le rôle de correspondante personnelle de l'empereur Nicolas. Elle adresse ses rapports à l'impératrice. »

On la disait mariée secrètement à M. Guizot... mais c'était probablement pour faire ce mot : c'est M. Guizot qui est la Maintenon. Toujours est-il, qu'en mourant, elle laissa à son vieil ami une rente de 8.000 francs et sa voiture. Ses héritiers naturels connaissant le peu de fortune de M. Guizot lui offrirent de capitaliser cette somme, mais M. Guizot refusa, tenant à honneur de conserver le

témoignage d'affection de son amie dans les conditions où il lui avait été laissé.

Ne la confondons pas avec la *princesse de Belgiojoso* qui donnait des dîners philosophiques, où MM. Cousin, Villemain, Mignet, Ravaisson, Chenavard, se réunissaient autour d'une tartine philosophique qui souvent tenait lieu de rôti. — On se serait cru chez la veuve Scarron nommée plus haut. — Le salon de *M^me^ d'Agoult* était beaucoup plus moderne; des gens de goûts divers s'y rencontraient, MM. Henri Martin, Dumas fils, Dupont-White, Nefftzer, E. de Girardin, Guéroult, Schérer, Arlès-Dufour, Carnot, Challemel-Lacour, Littré, Texier, Mézières, de Charnacé, de Ronchaud, Adalbert Philis, le prince Napoléon, etc. La littérature n'en était pas bannie, et Ponsard y lut son *Galilée*. Chez *M^me^ d'Haussonville* on jouait la comédie, — au point que M. de Rémusat y a tenu le rôle d'Alceste dans le *Misanthrope*. Puis, viennent *M^mes^ Lenormant* et *Bixio* où la politique et la littérature alternent fraternellement; — *M^me^ de Blocqueville* où M. de Pontmartin cause et où de jeunes Pontmartins lisent leurs manuscrits, salon très agité au moment d'une

élection à l'Académie; — *Mme Charles Didier*, salon sérieux avec des habitués comme MM. Jules Simon, H. Martin, Alexandre Rey, le général Ulloa, Dall'Ongaro, d'Arpentigny, le baron de Mareste; — *Mme Reybaud* qui réunissait la rédaction de la *Presse* et quelques vieux Saint-Simoniens sous l'œil maternel du Père. On annonce le Père Enfantin : « un vieillard s'avance, figure allongée, visage triste, regard éteint; le vieillard s'assied, se mouche, reçoit cinq ou six saluts, en rend un, et dit : — Faisons-nous un whist? Il joue et il ne dit rien, il gagne et il n'ouvre pas la bouche, il regarde à sa montre, et il ne sonne mot; dix heures, et le Dieu s'en va appuyé sur sa canne. — Au revoir Père! — J'ai gagné 53 sous, murmure le Dieu. »

Quant aux salons purement littéraires, nous n'en citerons qu'un, le premier en date sinon en importance, celui de Mme Ancelot... (Non, disait Albéric Second, jamais je ne consentirai à l'appeler Virginie, je croirais lui manquer de respect) où, à côté de MM. Viennet et Patin, on rencontrait des poètes de toutes les écoles et de tous les âges qui cherchaient le chemin de la gloire; on disait que Mme Ancelot portait

chance. Il y avait là, sans compter ceux que j'oublie, Siméon Pécontal, Charles Lafont, les des Essarts, Clovis Michaud, Berville, Claudius Hébrard et Julien Dallière, le poète peu chanceux, qui avait débuté par un succès *André Chénier*, drame en vers, joué à l'Odéon, et qui n'était plus guère connu que par quelques pièces de circonstance couronnées par l'Académie française, lorsque son nom fut rappelé une dernière fois au public par un nouveau succès, *la Mission de Jeanne Darc*, jouée à l'Ambigu un an après la mort de l'auteur, et quarante-cinq ans après son *André Chénier*.

Alphonse Daudet qui s'est fait l'historien de ces salons, a consacré à celui de M^me^ Ancelot comme à ceux de M^mes^ Chodzko, Mélanie Waldor et Jenny Sabatier, dont il a eu soin de révéler le vrai nom (*Tirecuir*), ce qui n'est pas très aimable, quelques pages *exquises*. Par exemple, il ne leur ménage pas les vérités : « Que de temps perdu, que d'heures gaspillées à ces petits riens venimeux ou niais, dans cette atmosphère de petits vers moisis et de petites calomnies sentant le rance, sur ces Parnasses en carton où aucune

source ne court, où aucun oiseau ne chante, où le laurier poétique a la couleur du rond de cuir vert d'un chef de bureau! Et dire que je les ai gravis, moi aussi, ces parnasses! Il faut tout voir dans sa jeunesse... On me demandait des vers comme aux autres, mais il paraît que j'étais timide et que ma voix s'en ressentait. — Plus haut! me disait toujours Mme Ancelot, plus haut, M. de La Rochejaquelein n'entend pas! — Ils étaient comme cela une demi-douzaine d'une surdité de pots étrusques. »

Ingrat! ingrat! et de Pontmartin pourrait lui dire comme à Sainte-Beuve, il fut un temps où ces salons ne vous semblaient pas aussi nuisibles à la célébrité et au talent...

Dans *Mon frère et moi*, M. Ernest Daudet fait moins le dégoûté; il dit tout simplement: « Le salon d'Eugène Loudun nous en ouvrit d'autres. Chez Mme Mélanie Waldor, chez Mme Olympe Chodzko, chez Mme Perrière-Pilté qui s'exerçait au rôle de grande mondaine protectrice des lettres, mon frère disait *les Prunes*, *les Cerises*, *Trois jours de vendanges*, des prologues de comédie, vidant généreusement son écrin, sans cesse enrichi

devant les belles dames qui raffolaient de sa bonne grâce, de sa brillante jeunesse, de sa *chaude* voix de méridional... »

Il fallait, en effet, qu'ils fussent sourds comme des pots étrusques, ceux qui lui criaient : plus haut! plus haut!

Ah! combien toujours juste cette réflexion d'Alphonse Daudet à propos de l'incident Tourgueneff d'il y a dix ans : *Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu! que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque :*

εἰρωνεία.

# TABLE DES PERSONNES

## CITÉES DANS CET OUVRAGE


About (Edmond), 33, 34.
Agoult (la comtesse Marie d' — dite *Daniel Stern*), 165.
Ampère (Jean-Jacques-Antoine), 18, 20, 22, 28, 30, 31, 53, 55, 66, 114, 119.
Ancelot (Mme Virginie), 8, 166, 167, 168.
Andral (Paul), 161.
Andrieux (Jean-Stanislas), 61, 62.
Anglemont (Edouard d'), 75.
Arlès-Dufour (Jean-Barthélemy), 165.
Arpentigny (Charles-Stanislas d'), 166.
Asselineau (Charles), 99, 100.
Aubernon (Mme), 157.
Augier (Emile), 56, 57, 58, 59, 60.
Aumale (le duc Henri d'), 59, 146.
Autran (Joseph), 43, 98, 103, 111, 112, 113, 114, 115, 133, 134, 135, 146.

Bacon (François), 136.
Balzac (Honoré de), 97.
Baour-Lormian, 14, 28, 44, 45.
Barante (le baron Prosper Brugière de), 4, 38, 39, 112, 127, 129, 138.

Barbey d'Aurevilly (J.), 42.
Barbier (Auguste), 141, 145, 148, 149, 150.
Barrillot (François), 75.
Baudelaire (Charles), 92, 93, 98, 99, 100.
Beauchesne (Alcide du Bois de), 76.
Béchard (Frédéric), 82.
Belgiojoso (la princesse Christine Trivulzio de), 165.
Belloy (le marquis Auguste de), 76, 162.
Belmontet (Louis Belmonte dit), 98.
Bergerat (Emile), 141.
Bernard (Claude), 137.
Berryer (Pierre-Atoine), 29, 30, 31, 32, 108, 115, 128, 139, 141.
Berville (Saint-Albin), 167.
Biot (Jean-Baptiste), 48, 107.
Bixio (Mme), 165.
Blanchecotte (Mme Malvina Souville), 75.
Blaze (Ange-Henri — dit de Bury), 153.
Blocqueville (Mme de), 165.
Boileau (Nicolas), 130.
Bonjour (Casimir), 42.
Bordin, 77, 79, 82.
Bosquet (le général Pierre-François-Joseph), 52.
Boyer (Philoxène), 75.
Brifaut (Charles), 52.
Briffault (Eugène), 29.
Brizeux (Auguste), 76.
Broglie (le duc Victor de), 4, 22, 28, 29, 36, 37, 38, 39, 40, 108, 112, 123, 145, 155, 159, 160.
Broglie (le prince Albert de), 91.
Budberg (la baronne de), 91.
Buol (de), 164.

Callemard de Lafayette (Charles), 80.
Carné (le comte Louis Marcein de), 56, 100, 105, 106, 107, 108, 112.
Carnot (Lazare-Hippolyte), 165.
Carrel (Armand), 125.

Cavaignac (le général Eugène), 139.
Cavaignac (Eugène-Godefroy), 138, 139.
César (Jules), 121, 144.
Challemel-Lacour (Paul) 165.
Champagny (le comte J.-Nompère Franz de), 122, 124, 127, 141, 145, 146, 147.
Changarnier (le général Charles-Anne-Théodule), 68, 91, 126, 135, 149.
Charles IX, 25.
Charnacé (le comte Guy de), 6.
Chasles (Euphémion-Philarète), 9, 10, 14, 47, 48, 83, 94, 95, 123, 135, 136, 162.
Chateaubriand (le vicomte René de), 160.
Chenavard (Paul), 165.
Chodzko (Mme Olympe), 167, 168.
Circourt (Mme de), 22.
Clarendon (Frédéric-Villiers, baron Hyde, comte de), 36.
Claretie (Jules), 156.
Clotilde (la princesse de Savoie-Carignan), 68, 105.
Cochin (Augustin), 161.
Colet (Mme Louise), 75, 76.
Conti, 151.
Coppée (François), 76, 155.
Corcelle (Fr. de), 13.
Corneille (Pierre), 43, 60, 139.
Courson (Aurélien de), 86.
Cousin (Victor), 26, 29, 58, 66, 82, 89, 98, 123, 127, 132, 159, 165.
Créqui (la marquise de), 77.
Croizette (Mlle Sophie), 157.
Cuvillier-Fleury (Alfred-Auguste), 97, 103, 104, 114, 123, 124, 125, 126, 135, 146.

Dacier (Mme Anne), 56.
Dallière (Julien), 76, 167.
Dall'Ongaro (Francesco), 166.

Darboy (l'archevêque Georges), 97, 122.
Dargaud (Jean-Marie), 86.
Daudet (Alphonse), 109, 167, 169.
Daudet (Ernest), 168.
Delacroix (Eugène), 10.
Delord (Taxile), 49, 50.
Delrieu (Mme veuve André), 75.
Des Essarts (Alfred et Emmanuel Langlois dits), 167.
Deslys (Charles), 80.
Didier (Mme Charles), 166.
Donnet (l'archevêque François-Auguste), 128.
Doucet (Camille), 98, 103, 112, 113, 114, 115, 117, 118.
Drouin, 100, 101, 106, 139.
Drouot (le général Antoine), 73.
Du Camp (Maxime), 33, 34.
Duchâtel (le comte Tanneguy), 161.
Ducis (Jean-François), 61.
Dufaure (Jules-Armand-Stanislas), 108, 109, 110.
Dufour, 94.
Dumas père (Alexandre), 92, 97, 117.
Dumas fils (Alexandre), 165.
Dumont (Augustin-Alexandre), 161.
Dupanloup (l'évêque Félix), 15, 17, 18, 19, 23, 24, 26, 106, 128, 129.
Dupaty (Emmanuel), 11, 12.
Dupin (A. M. Jean-Jacques), 92, 111, 122, 125.
Dupont-White (Charles-Brook), 165.
Duvergier de Hauranne (Prosper), 141, 145, 146, 152,

Egger (Emile), 25.
Empis (Joseph-Simonis), 97, 139, 149.
Enfantin (Prosper), 166.
Eugénie (l'impératrice

Marie de Montijo), 20, 68, 73, 105.
Falloux (le comte Alfred-Pierre de), 29, 39, 49, 50, 51, 56, 97, 108, 111, 113, 115, 126, 127, 161, 163.
Favre (Jules), 92, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 153.
Ferraud, 16.
Feuillet (Octave), 98, 103, 104, 112.
Flavigny (le comte Ad.-Ch. de), 161.
Fleury (le général Emile-Félix), 91.
Flourens (Jean-Pierre), 35.
Fontanes (Louis de), 121.
Fortoul (Hippolyte), 6, 20, 23, 40.
Fournier (Edouard), 75, 76.

Gagne (Paulin), 102.
Galitzin (le prince Augustin), 95, 96, 110, 113, 115.
Gannal (Félix), 140, 141,
Garde (Reine), 76.
Gautier (Théophile), 97, 127, 141, 142, 145, 146,
Gérard (François), 161.
Géruzez (Eugène), 86, 98.
Géruzez (Mme ve), 75.
Gigoux (Jean-François), 161.
Girardin (Emile de), 165.
Gobert (le baron Napoléon), 74, 77, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 90.
Goltz (le baron Hermann de), 91.
Gozlan (Léon), 92, 98.
Gratry (l'abbé Auguste-Alphonse), 127, 128, 129.
Grenier (Edouard), 76.
Gudin (Théodore), 161.
Guéroult (Adolphe), 165.
Guizot (François-Pierre-Guillaume), 4, 30, 31, 62, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 89, 96, 106, 108, 112, 114, 119, 120, 121, 122, 123, 136, 145, 146, 155, 159, 160, 164.
Guizot (Maurice-Guillaume), 122, 123, 124, 136.

Halévy (Léon), 76, 98.
Halévy (Ludovic), 155.
Halphen, 76, 77.
Harcourt (la marquise et la comtesse d'), 143.
Hase (Charles-Benoît), 25.
Hauréau (Jean-Barthélemy), 85.
Haussonville (le comte Othenin de Cléron d'), 141, 143, 144, 145.
Haussonville (la comtesse Louise d'), 165.
Hébrard (Claudius), 167.
Horace (Q.-F.), 138.
Hugo (Victor), 13, 33, 62, 97, 145, 155.
Huillard-Breholles (Jean-Louis-Alphonse) 85.
Hyacinthe (Loison *dit* le Père), 135.

Ingres (Augustin), 25.
Istrie (la duchesse d'), 122.

Janin (Jules), 5, 9, 47, 94, 98, 108, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 123, 138, 141, 142, 152, 163.
Jouffroy (Théodore), 21.

Karr (Alphonse), 50.

Labiche (Eugène), 155.
Lacombe (Charles), 161.
Lacombe (Henri), 161.
Lacordaire (Jean-Baptiste-Henri), 67, 70, 71, 72, 73, 100.
Lacroix (Jules), 98, 133.
Lafont (Charles), 167.
Lalanne (Ludovic), 81.
Laluyé (Léopold), 75.
Lamartine (Alphonse de), 33, 46, 47, 63, 68. 155, 157, 161.
Lamartine (Mme de), 161.
Lambert, 75, 77.
Lamennais (Robert-Félicité de), 91, 130.
Lamoricière (le général Léon Juchault de), 68.
Laprade (Victor de), 56, 57, 58, 62, 63, 64, 65, 76, 80, 149.
La Rochejaquelein (le marquis Henri-Georges Duvergier de), 168.

Larrey (le baron Félix-Hippolyte), 126.
Lavalette (le marquis Charles-Félix de), 146.
Lebrun (Pierre), 60, 69, 159, 161.
Lebrun-*Pindare*, 61, 62.
Lecomte (Jules), 80.
Leconte de Lisle (Charles-Marie), 75, 76, 80,
Ledru-Rollin (Alexandre-Auguste), 111.
Legouvé (Ernest), 35, 149.
Lemoyne (André), 80.
Lenormant (Charles), 23, 25, 62.
Lenormant (Mme), 122, 165.
Liadières (Pierre Chaumont), 56.
Lieven (la princesse Dorothée de Benckendorff de), 163, 164.
Limayrac (Paulin), 1, 123, 124.
Littré (Émile), 97, 106, 108, 137, 165.
Loménie (Louis-Léonard de), 122, 123.
Lonlay (Eugène de), 140.
Loudun (Eugène Balleyguier *dit*), 168.
Louis XIV, 128.
Louis XV, 128.
Louis-Philippe, 6, 56, 159.
Lourdoueix (Paul de), 4, 59.
Lucrèce (T.), 17.

Maillé-Latour-Landry, 75.
Manuel (Eugène), 80.
Marcellus (le comte Demartin du Tyrac de), 56, 57.
Mareste (le baron de), 166.
Marie-Antoinette (la reine), 62.
Marmier (Xavier), 76, 122, 152, 153, 154.
Martainville (Alphonse L.-D.), 16.
Martin (Henri), 122, 123, 124, 165, 166.
Masson (Michel), 80.
Mathilde (la princesse Bonaparte), 30, 68, 105, 145.

Mazère (Édouard), 98.
Meilhac (Henri), 155.
Mérimée (Prosper), 10, 30, 41, 58, 66, 112, 145, 159.
Metternich (le prince Richard de), 164.
Mézières (Alfred-Jean-François, 80, 165.
Michaud (L.-G.), 57, 84.
Michaux (Clovis), 167.
Mignet (Auguste), 14, 17, 21, 81, 143, 155, 165.
Mistral (Frédéric), 76.
Mocquard (Jean-François-Constant), 31.
Molé (le comte Mathieu-Louis), 158.
Molière (J.-B.-P.), 60, 131.
Montalembert (le comte Charles Forbes de), 4, 8, 30, 58, 68, 72, 108, 110, 111, 128, 145, 159, 161.
Montyon (le baron Robert Auget de), 74, 77, 78, 79, 80, 81, 82.
Mouy (Charles de), 76.
Mozart, 98.
Musset (Alfred de), 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 33, 63.
Musset (Paul de), 13.

Nadaud (Gustave), 161.
Napoléon Ier, 38, 39, 121.
Napoléon III, 7, 10, 12, 13, 21, 22, 24, 26, 27, 31, 32, 36, 38, 39, 40, 54, 65, 66, 73, 118, 120, 121, 127, 128, 129, 132, 133, 143, 145, 146, 147, 150, 151, 152.
Napoléon (le prince Charles-Paul Bonaparte), 59, 68, 165.
Nefftzer, 93, 165.
Nicolas Ier (Pawlowitch), 164.
Nisard (Désiré), 8, 12, 32, 36, 37, 38, 41, 45, 46, 104, 125, 126.
Noailles (le duc Paul de) 8, 23, 24, 108, 128, 159.

Ollivier (Émile), 144, 152.
Ollivier (Mme Émile), 143.
Orsay (le comte d'), 161.

Ossian, 14.
Pasquier (le duc Etienne-Denis), 4, 29, 109, 159.
Patin (Henri-Joseph-Guillaume), 25, 41, 52, 54, 105, 109, 112, 120, 137, 138, 139, 166.
Pécontal (Siméon), 42, 80, 167.
Pélissier (le général Aimable-Jean-Jacques), 52, 59.
Pelletan (Eugène), 50.
Perrière-Pilté (la comtesse Anaïs de), 168.
Perse, 104.
Petit (Pierre), 72.
Philis (Adalbert), 165.
Pingard, 21, 68, 69, 135.
Planche (Gustave), 50.
Platon, 131.
Plouvier (Edouard), 76.
Plutarque, 104.
Pongerville (J.-B. Antoine Sanson de), 17. 41, 46, 47, 112, 138.
Ponsard (François), 42, 44, 45, 46, 47, 48, 69, 112, 135, 165.
Ponsard (Mme), 135.
Pontmartin (le comte Armand Ferrard de), 2, 50, 157, 158, 165, 168.
Poujoulat (Joseph-François), 25, 98.
Poulet-Malassis (Auguste), 99.
Prévost-Paradol (Lucien-Anatole), 109, 115, 119, 120, 121, 146, 150, 151, 152.
Prisse d'Avennes (E.), 88, 89, 90, 113.

Racine (Jean), 62.
Ratisbonne (Louis), 76.
Raucourt (Mlle Antoinette-Saucerotte), 25.
Ravaisson (Félix), 165.
Reggio (la duchesse de), 143.
Régnier (Adolphe), 25.
Rémusat (le comte Charles de), 11, 58, 96, 123, 124, 131, 132, 133, 165.
Rey (Alexandre), 166.
Reybaud (Mme), 166.
Reyer (Ernest), 97.
Roger (François), 137.
Ronchaud (Louis de), 165.

Rothschild (la baronne de), 113.
Rouher (Eugène), 146. 147.
Royer-Collard (Pierre-Paul), 11, 61.
Rozan (la duchesse de), 35.

Sabatier (Mme Jenny), 167.
Sacy (Ustazade Silvestre de), 15, 17, 18, 19, 20, 58, 91, 115, 123, 129, 147, 148, 149, 150, 155, 161, 164.
Saint-Marc Girardin, 14, 25, 58, 91, 93, 96, 104, 114, 115, 120, 123, 143, 144, 159.
Saint-Priest (le comte Alexis Guignard de), 8.
Sainte-Beuve (Charles-Augustin), 2, 10, 11, 14, 32, 33, 42, 44, 47, 58, 67, 70, 91, 93, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 119, 122, 124, 125, 146, 155, 159, 163, 168.
Salomon (Adam), 161.
Salvandy (le comte Narcisse-Achille de), 16, 17, 21, 30, 31, 32, 55, 59.
Sand (Aurore Dudevant, dite George), 97.
Sandeau (Jules), 56, 65, 66, 118, 135, 152.
Sardou (Victorien), 155.
Sarrans (Bernard-Alexis), 161.
Scarron (la marquise Françoise de Maintenon, veuve), 165.
Schérer (Edmond), 165.
Scholl (Aurélien), 154.
Scribe (Eugène), 101, 117.
Second (Albéric), 46, 47, 166.
Ségur (le comte Philippe-Paul de), 112.
Seigneur (Georges), 161.
Sénèque (L.-A.), 10.
Sévère (l'empereur Alexandre), 37, 38.
Shakspeare, 46.
Simon (Simon Suisse, dit Jules), 26, 166.
Sixte-Quint, 19, 20.
Souvestre (Mme veuve Émile), 75.

Staël (la baronne de) 143.
Stackelberg (le comte Ernest de), 143.
Swetchine (Mme Sophie), 163.

Taine (Hippolyte), 82, 83, 155.
Talhouët (la marquise Bonamour de), 143.
Tapon-Fougas, 100, 101, 102, 106, 139.
Taylor (le baron Justin-Séverin), 135.
Texier (Edmond), 43, 93, 165.
Thénard (la baronne), 69.
Thérion (Constant), 109.
Theuriet (André), 80.
Thierry (Amédée), 122.
Thierry (Augustin), 17, 86.
Thiers (Adolphe), 6, 30, 38, 58, 69, 73, 81, 108, 111, 112, 113, 114, 123, 128, 146.
Tissot (Pierre-François), 14, 15, 16.
Tocqueville (le comte Alexis-Clérel de), 15, 20, 22, 28, 29, 30, 36, 49, 52, 55, 57, 58, 67, 158, 159.
Touchet (la dame de Belleville, Marie), 25.
Tourguéneff (Ivan-Sergiewitz), 169.
Troplong (Raymond-Théodore), 6, 52, 53, 122.

Ulbach (Louis), 36, 64, 65, 128, 142, 154.
Ulloa (le général Jérôme), 166.

Vaillant (le maréchal J.-B.-Philibert), 43, 52.
Vatout (Jean), 8.
Véron (Pierre), 162.
Veuillot (Louis), 128, 131.
Viard (Jules), 51.
Vidal (Charles), 90.
Viennet (Jean-Pons), 14, 53, 54, 97, 107, 108, 118, 119, 123, 139, 140, 157, 159, 166.
Vigny (Alfred de), 33, 68, 70, 97, 114.
Villemain (Abel-François), 12, 13, 22, 23,

24, 25, 26, 27, 30, 38, 54, 65, 66, 73, 82, 95, 99, 106, 109, 115, 117, 120, 129, 132, 155, 160, 165.
Villemessant (Hippolyte de), 118.
Virgile (P.-M.), 44, 57, 141.
Vitet (Ludovic), 36, 47, 48, 63, 64, 65, 105, 128, 143, 159, 161.
Voltaire, 16, 17.

Waldor (Mélanie), 9, 167, 168.
Wallon (Henri), 86.

IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

A ÉVREUX